

HÉLOÏSE CORDELLES

My Remedy



ROMANCE NEW ADULT

ROMANCE NEW ADULT

États-Unis

Résumé

« Phoenix Eldridge a quatorze ans quand il rencontre pour la première fois Reese Sinclair. Tous deux ont connu un parcours chaotique dès leur plus jeune âge et se retrouvent à cohabiter sous le même toit. Ensemble, ils se lieront d'une amitié que ni le temps ni la distance ne pourront briser, car ils deviendront le remède aux maux de l'autre... »

Cette romance est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, lieux et incidents sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des faits réels ou des personnes existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

Tous droits réservés
© 2020 Héloïse Cordelles

My Remedy

HÉLOÏSE CORDELLES

Chapitre 1

Mai 2006

Je n'avais pas ouvert la bouche depuis que j'avais grimpé sur le siège passager de la bagnole de Daphné Townsend, mon assistante sociale. Impassible, je fixais la circulation dense des lundis matin. Si, mon visage paraissait impénétrable, un œil plus acéré se serait aperçu que mes traits n'étaient pas si inexpressifs. En effet, mes mâchoires étaient imperceptiblement crispées en ce moment, car sous ce vernis de neutralité, un véritable feu couvait en moi. J'étais en colère. Dans une putain de colère !

Alors que mon silence s'éternisait, je pouvais percevoir la nervosité grandissante de ma conductrice. Elle aussi se rendait compte de la tension palpable dans l'habitacle, car je sentais peser sur moi ses regards à la dérobée. Elle devait avoir peur que je lui saute à la gorge ou que je l'insulte... Et je ne faisais rien pour alléger l'atmosphère.

J'avais conscience de me montrer injuste avec elle ; je savais qu'elle n'était pour rien dans cette situation et qu'elle ne faisait que le job pour lequel elle était payée, mais je m'en contrefoutais ! Il n'y avait que ma colère qui comptait. Les mains à plat sur mes cuisses, j'essuyai mes paumes moites contre le denim de mon jean.

Plus tôt ce matin, j'avais eu rendez-vous avec Daphné pour une raison précise : j'allais être placé en famille d'accueil après avoir passé deux semaines dans le foyer pour mineurs. Elle me conduisait vers ma « nouvelle maison ». Si ma mère ne revenait pas me chercher entretemps et si je me tenais à carreau, je crécherais sous ce toit jusqu'à ma majorité, soit dans quatre ans.

Une fois de plus, je faillis exploser de rage. Pas contre la conductrice, mais contre ce système débile. J'avais quatorze ans et je me débrouillais seul depuis que j'en avais onze ; pourtant, on me traitait encore comme si j'étais un gamin irresponsable ! À seize ans, je comptais bien déposer une demande d'émancipation devant le juge des tutelles.

Mon attention était fixée sur l'environnement urbain encombré. En ce début de semaine, les salariés avaient repris le chemin des bureaux. Résultat, la circulation dans le centre-ville tournait au ralenti. Les voitures faisaient quasiment du sur-place, pare-chocs contre pare-chocs. Ce qui accentuait d'autant plus la mauvaise humeur de Daphné. Même si elle se devait de montrer l'exemple, je l'entendais marmonner entre ses dents après les automobilistes qui avançaient à une allure d'escargot lorsque le feu virait au vert. Ses doigts pianotaient le cuir du volant pendant la traversée de l'artère principale. Enfin, un soupir soulagé s'échappa de ses lèvres. On s'extirpait du cœur de la ville. La voie était libre et elle appuya sur le champignon.

Je ne connaissais Daphné que par les bruits de couloir qui circulaient sur elle. Devyn, un pote de galère avec qui j'avais sympathisé, avait confirmé les

rumeurs. Elle avait débarqué au centre il y a trois mois, en remplacement d'une vieille chouette acariâtre qui considérait les pensionnaires comme des plaies sur Terre. Au moins, la nouvelle assistante sociale était plus avenante et montrait bien plus d'empathie à l'égard des enfants qui atterrissaient dans ce lieu, faute de mieux.

Pour moi, ça ne faisait que la quatrième fois en quatorze ans que ma mère avait eu la bonne idée de m'abandonner derrière elle pour suivre un nouvel amant. Une flèche de douleur vint se planter dans mon cœur, et mon pouls battit plus vite. Je tressaillis sur mon siège, puis me raidis pour reprendre mon attitude impassible.

Pour penser à autre chose, je lançai un bref coup d'œil à ma jeune conductrice. Elle devait avoir la petite vingtaine. Elle débutait dans le métier et mon hostilité muette la rendait de plus en plus nerveuse. Je haussai les épaules intérieurement. Il allait falloir qu'elle s'y habitue. Avec l'âge, on devenait de vrais durs à cuire.

Daphné rompit le calme dans l'habitacle en s'éclaircissant la gorge :

— Je ne la connais pas personnellement, mais j'ai jeté un œil sur le dossier de Veronica, la dame chez qui tu seras placé. C'est une veuve qui accueille des enfants depuis près de quinze ans. Je n'ai lu aucune remarque désobligeante à son propos. Et si ça peut te rassurer, ses anciens pensionnaires retournent régulièrement la voir... Tout ça pour te dire à quel point elle est appréciée. Je suis certaine qu'elle fera en sorte que tu te sentes bien chez elle.

Je ne répondis rien. Je détournai même la tête vers la vitre afin qu'elle ne me voie pas grimacer. Je devrais la croire parce que c'était écrit dans un rapport ! C'était quoi cet argument à deux balles ? Qu'est-ce que Mlle Townsend en savait, des familles d'accueil ? Elle n'avait jamais vécu cette situation humiliante de l'intérieur ! C'était toujours tout beau tout rose sur le papier, mais, en réalité, c'était le foutoir. Les dossiers étaient truqués !

Je poussai un soupir pour me calmer. Je savais ce qu'elle essayait de faire. Ce discours positif était destiné à me rassurer alors que j'allais de nouveau être catapulté chez une parfaite inconnue. Pour la quatrième fois. Mais je n'étais pas d'humeur à apprécier ses efforts quand je connaissais l'envers du décor. Je fronçai le nez de dégoût. Je ne voulais pas aller chez cette Veronica ! Ce que je souhaitais le plus au monde, c'était rester avec ma mère...

Seulement, elle ne veut pas de toi !

Merde ! La vérité faisait un mal de chien ! Mon cœur se creusa sous la peine incommensurable. Elle ne m'aimait pas assez pour me garder à ses côtés. Non, ma mère adorait s'enticher des connards pas faits pour elle... L'atavisme. Elle avait connu une enfance faite de violence quotidienne. Son père alcoolique les battait et les rabaissait, sa mère et elle. Elle avait grandi avec ses paroles enfoncées à coups de poing dans son crâne : à savoir qu'elle ne valait pas grand-chose.

J'avais eu beau lui affirmer le contraire, elle remettait toujours le doigt dans l'engrenage. Sans cesse, elle retombait dans les mêmes relations toxiques avec les hommes. Et je la regardais s'enfoncer sans pouvoir l'aider. Je la défendais contre ses amants, mais rien à faire, elle finissait toujours par se barrer avec eux. Dans ces moments-là, elle me considérait plutôt comme un obstacle, alors que

je tentais de lui sauver la peau ! Pourtant, chaque fois qu'une liaison se terminait – mal –, elle m'appelait à la rescousse. Elle revenait me chercher là où elle m'avait abandonné. Je prenais alors soin d'elle pendant qu'elle agonisait, le corps meurtri par les bleus et l'âme un peu plus détruite.

Je m'éveillai de mes sombres souvenirs quand Daphné ralentit. Elle s'arrêta bientôt contre le trottoir. Mon regard se porta d'abord sur l'étendue de pelouse impeccablement tondue, puis sur la maison de construction traditionnelle. Sous le porche se tenait une femme aux cheveux blonds coiffés en arrière, habillée d'un tablier à carreau par-dessus une robe bleu clair. Elle était en train de s'essuyer les mains dans un torchon qui dépassait de la poche de son tablier. Visiblement, Veronica la Sainte nous attendait de pied ferme. Encore une maniaque de la ponctualité !

Daphné claqua la portière derrière elle et vint poireauter sur le trottoir, son visage anxieux tourné dans ma direction. Dans un soupir, j'attrapai sur la banquette arrière mon sac de sport qui contenait mes seules affaires. Je voyageais léger... Je finis par glisser lentement de mon siège et sortir de la voiture. Une longue mèche de cheveux me barrait un œil et je ne fis rien pour la dégager de mon champ de vision. Je scrutai les alentours avec hostilité. On se trouvait dans un de ces lotissements de banlieue où les baraques se ressemblaient comme des sœurs siamoises. Seule la couleur des volets et des portes permettait de les différencier.

Je rejoignis Daphné, qui s'engageait dans l'allée constituée de petits pavés. Après avoir balancé mon bagage par-dessus mon épaule et enfoncé une main dans la poche de mon jean, j'emboîtai le pas à mon assistante sociale. À contrecœur. En effet, elle était déjà arrivée sous le porche pour serrer la main de Veronica et bavasser avec elle, tandis que je traînais sciemment la patte. Avec mes mâchoires crispées et mon œil rancunier, je tenais à montrer que j'étais tout sauf ravi d'être là !

J'observai Veronica la Sainte. Plus je m'approchais d'elle, plus son sourire s'élargissait. Et plus les muscles de mes joues roulaient sous les vagues de crispation. Hypocrite ! Je me retins de renifler de mépris face à son expression mielleuse. Les familles d'accueil étaient toujours ravies de vous accueillir devant l'assistante sociale, mais dès que cette dernière se barrait, comme par hasard, ces mêmes charmantes personnes montraient leur vrai visage. Bien plus laid. Et, par la suite, chacun faisait sa vie dans son coin. Que ce soit elle ou une autre, je m'en foutais comme de ma première chaussette. Il n'y en avait pas une pour rattraper l'autre !

Fais chier !

Je n'étais pas réellement furax après Veronica non plus. Elle avait besoin d'argent, et accueillir des mômes à la jeunesse cabossée payait bien, sans qu'on ait à bouger de chez soi. Le pied, quoi ! Ce qui me mettait en rogne, c'est que j'aurais préféré partir à la recherche de ma mère pour la tirer des griffes d'un autre salaud, plutôt que de végéter dans ces familles. J'avais l'impression d'être aussi utile qu'un déchet ! Plusieurs fois, j'avais été tenté de fuguer, mais, sans ressources, j'aurais fini à la rue, sans oublier que j'aurais eu les flics au cul.

En réalité, je me sentais en transit dans ces familles. J'attendais que ma mère appelle le foyer et demande à me récupérer. Si mes calculs s'avéraient

justes, ce ne serait pas avant un an ou deux. Elle resterait ensuite quelques mois avec moi, jusqu'à ce que ses penchants autodestructeurs la reprennent. Mais d'ici là, je serais devenu un mineur émancipé, et avec quel plaisir je ferais un doigt d'honneur aux services sociaux ! J'avais trouvé ma voie et un projet d'avenir : le dessin me sauverait et j'espérais être en mesure de subvenir aux besoins de ma mère. Ainsi, c'en serait terminé de la bougeotte pour échapper aux créanciers parce qu'elle n'avait jamais une thune pour régler les loyers.

Daphné me sourit et fit les présentations.

— Phoenix, voici Veronica.

— Bienvenue chez moi, répondit cette dernière.

Je me contentai de froncer les sourcils sans lui rendre la politesse.

— Où est-ce que je vais crécher ?

— Je vais te montrer la maison et ta chambre.

Nous entrâmes dans le hall.

Veronica m'indiqua la cuisine sur la gauche, le salon à droite, la salle de bains au fond du couloir, et termina la visite en poussant la porte d'une chambre au papier peint neutre, dans les tons beiges. Malin de sa part ! C'est vrai qu'elle ne savait pas à l'avance si elle allait accueillir une fille ou un garçon sous son toit. Et des murs tapissés de rose pour un adolescent rebelle, ça le faisait moyen !

Je pénétrai dans la pièce et me retournai abruptement. Je lui claquai la porte au nez alors qu'elle s'apprêtait à ouvrir la bouche. Sûrement pour me demander si la chambre me plaisait, ou une autre connerie hypocrite. Comme si j'avais choisi de venir dans cette baraque de plein gré ! Passablement énervé, je jetai avec brusquerie mon sac contre le mur et me laissai tomber de tout mon long sur le lit. Je fixai ensuite le plafond, les mains croisées sous ma tête.

Chapitre 2

On frappa à la porte et je m'éveillai en sursaut, avec l'impression de tomber dans le vide. Le mot résumait bien ma vie : *vide*. Au moins, avec ma mère, je servais à quelque chose ! Merde, je ne m'étais pas rendu compte que je m'étais assoupi. Je frottai mes yeux fatigués, mais ne dis rien. Pas envie de lui répondre. Avec un peu de chance, elle allait se lasser et me foutre la paix. Quelques secondes plus tard, une salve de coups retentit une deuxième fois contre le battant. Je l'ignorai de nouveau.

— Phoenix, ouvre-moi, s'il te plaît.

— Tirez-vous !

— Je voulais t'informer que le déjeuner est prêt.

— Je n'ai pas faim.

— Il faut que tu viennes manger, insista-t-elle. Nous irons ensuite t'inscrire au collège.

Ma fureur flamba d'un coup. Je bondis hors du lit et fondis vers la porte. Bordel, pourquoi tous ces adultes s'obstinaient-ils à m'envoyer à l'école ? J'avais été ballotté de ville en ville à cause des déménagements intempestifs de ma mère et des séjours en famille d'accueil. Ça faisait donc un bail que j'avais décroché du système scolaire. Et puis les profs et leurs cours me barbaient. Mon truc, c'était le dessin ! Les seuls livres que je bouquais, c'étaient des magazines de bagnoles et de tatouages.

J'arrachai pratiquement la poignée pour ouvrir le battant. Veronica apparut dans l'encadrement, son éternel sourire indulgent vissé aux lèvres. J'avais une furieuse envie de l'effacer de son visage. Qu'est-ce qu'elle me paraissait niaise ! Je la toisai et croisai les bras sur mon torse bombé, avec une expression hostile.

— Vous êtes sourde ou quoi ? Je n'ai pas faim !

— Je ne suis pas encore gâteuse à mon âge, ne t'inquiète pas, contra-t-elle. Mais il se trouve que tu n'es pas tout seul sous mon toit et je te demanderai de respecter le règlement intérieur. Le weekend et pendant les vacances scolaires, le déjeuner est servi à midi trente et j'entends que tout le monde soit à table. Quant au dîner, il est à dix-neuf heures.

— Rien à foutre du règlement !

— Je déteste l'anarchie, m'expliqua-t-elle d'une voix égale, en secouant la tête. Je veux vivre dans l'harmonie et la sérénité. Et tu devras t'y plier, toi aussi. Maintenant, est-ce que tu aimes les frites ? J'ai aussi confectionné des hamburgers maison. Je sais que ce n'est pas très sain, mais je sais à quel point vous, les jeunes, êtes friands de ces cochonneries. Les brocolis et les petits pois seront pour plus tard, quand on se connaîtra mieux.

Je la dévisageai, ahuri.

— Vous êtes folle !

— Au contraire, j'ai toute ma tête. Tu viens ? Ne me dis pas que tu louperais un hamburger frites ?

— Je n'ai pas faim ! En quelle langue dois-je vous le dire ?

— Je vais manger ta part.

— Ouais, c'est ça, et étouffez-vous avec !

Je lui claquai la porte au nez et retournai me coucher en fulminant. Je passai le reste de l'après-midi à ruminer. Elle ne revint plus me chercher. J'avais enfin réussi à avoir la paix, ce n'était pas trop tôt ! Pour une fois qu'on s'intéressait à moi, c'est moi qui rembarrais. Peut-être que si on s'était soucié de moi plus tôt, je n'aurais pas été aussi à fleur de peau, à rejeter toute aide.

J'avais fini de ranger le peu de vêtements dans le placard et là... je m'emmerdais ferme ! J'avais fouillé le bureau, mais il était vide. Je n'avais rien pour m'occuper, alors je restai étalé sur mon lit à refaire le monde. Le plafond était impeccable, pas une trace, aucune fissure ; ça changeait des piaules où j'avais atterri les fois précédentes. Peut-être que si je le lui demandais, Veronica la Sainte me procurerait du papier et des crayons pour dessiner. Mais ma fierté m'empêchait de sortir de ma forteresse et d'aller quémander.

Soudain, j'entendis des sons étouffés qui provenaient de l'autre côté de la porte. Je dressai l'oreille. Je distinguai seulement la voix claire de Veronica. J'avais cru qu'elle était maboule, mais pas à ce point ! Elle parlait toute seule, puisque personne ne lui répondait. Et qui allait obéir à son règlement stupide ? Elle avait dit que je n'étais pas seul sous ce toit. Est-ce qu'il y avait d'autres jeunes ? Les siens ou encore un paumé qu'elle avait en garde ? Qu'est-ce que ça pouvait me foutre, après tout ? Je fermai les yeux et mon esprit commença à dériver. Les brumes du sommeil m'emportèrent peu à peu. Je m'inquiétais pour ma mère...

Je me réveillai brusquement, la respiration haletante, et inspirai plusieurs fois pour recouvrer le rythme normal de mon souffle. Je déglutis en me passant la main sur le visage. Même si je ne m'en souvenais pas très bien, j'avais dû faire un cauchemar à propos de ma mère. Je regardai autour de moi et constatai que l'obscurité m'environnait. Par la fenêtre, je fixai la nuit qui était tombée, et m'étirai en me redressant. Quelle heure pouvait-il être ? Tard, a priori. Veronica ne m'avait pas appelé pour le dîner. Son intérêt n'avait pas duré plus d'une demi-journée. Elle m'avait laissé pioncer toute l'après-midi et une bonne partie de la soirée. Bon débarras ! Soudain, des grondements sonores m'arrachèrent une grimace : mon ventre criait famine. Normal, j'avais sauté le déjeuner et raté le dîner.

Je tendis l'oreille pour écouter les bruits dans la maison, mais aucune voix ne me parvenait plus, pas plus que le bruit d'une télévision. La foldingue était sûrement partie se coucher. J'entrouvris la porte et, néanmoins, jetai un coup d'œil prudent dans le couloir plongé dans l'obscurité. Je me glissai subrepticement hors de la chambre et tâtonnai dans le noir jusqu'à la cuisine. Ce serait plus facile si j'allumais, mais je n'avais aucune envie que la propriétaire me surprenne. De toute façon, j'avais mémorisé la disposition des pièces. La cuisine se trouvait sur ma droite, trois portes plus loin, après le débarras et les toilettes. Enfin, je sentis un troisième relief sous mes doigts. Comme un voleur,

j'enclenchai la poignée en priant pour qu'elle ne couine pas. Ouf. Je refermai aussitôt derrière moi, tout aussi précautionneusement.

Première étape franchie. À présent : trouver la lumière. Tâtonner dans la cuisine était trop dangereux, je risquais d'accrocher des chaises au passage et de réveiller tout le monde. Je plaquai et promenai ma main sur le mur pour dénicher l'interrupteur. Le plafonnier s'alluma et j'eus besoin de quelques secondes pour m'habituer à la clarté soudaine. Puis je me précipitai sur le réfrigérateur, que j'entrouvris doucement. J'eus l'impression que les soufflets en caoutchouc faisaient un boucan d'enfer. Quel con ! J'aurais pu m'éviter toutes ces précautions et engloutir un hamburger fait maison si je n'avais pas laissé mon amour-propre prendre le dessus. Après tout, je n'étais pas obligé de décrocher un mot à la folle !

Je me penchai et étudiâi le contenu du frigo. Putain, royal ! Il était plein à craquer. Je salivai rien qu'à la vue du jambon blanc sous cellophane. À ce moment précis, mon ventre se manifesta plus bruyamment encore. J'attrapai rapidement le paquet et en déchirai l'emballage. Je me saisis d'une tranche que j'engloutis en marmonnant de plaisir. Je vidai le reste en me léchant les doigts. Ensuite, ce furent les boîtes Tupperware qui me firent de l'œil. J'en ouvris plusieurs et grimaçai quand je découvris des légumes taillés en dés. Je faillis même vomir devant les petits pois. Je détestais vraiment ces trucs verts ! Je tombai enfin sur des pâtes au fromage et, la tête penchée en arrière, je les ingurgitai à même la boîte.

Rassasié, je soupirai de satisfaction en me massant le ventre. Je pris tout de même le temps de laver le contenant vide et de le reposer sur l'égouttoir. Si Veronica était un tant soit peu futée, elle saurait que c'était moi. Mais, dans le fond, je m'en foutais. Qu'elle pense ce qu'elle voulait. J'avais gagné ; elle avait abandonné la partie. On allait devenir des étrangers l'un pour l'autre.

J'éteignis la lumière de la cuisine et rebroussai chemin de la même façon, dans le noir, ma main palpant l'arête du mur. Sourcils froncés, je remarquai alors qu'une lumière filtrait sous une porte à ma droite. Mon escapade nocturne avait dû la réveiller... Au moment où je passai devant, le battant s'ouvrit. En lieu et place de Veronica, une fillette d'une dizaine d'années aux longs cheveux bruns apparut derrière, tenant une peluche contre sa poitrine. Mal réveillée, elle se frottait les paupières avec son autre poing. Puis elle leva les yeux vers moi. Elle ne s'attendait pas à me voir, car elle sursauta et lâcha un hoquet de peur, avant de se mettre à hurler tout en reculant. Ses ultra-sons me perforèrent les tympans. Elle finit par s'effondrer et se recroqueviller sur le parquet, en pleurant et tremblant de tous ses membres.

— Calme-toi ! Je ne te veux aucun mal, d'accord ?

Est-ce qu'elle m'avait entendu, au moins ? Je voulus m'approcher pour la rassurer quand, par-dessus sa crise de larmes, une autre porte s'ouvrit à la volée. Je tournai la tête pour voir Veronica débouler dans le couloir, un peignoir à fleurs sur sa robe de pyjama. Elle me dépassa et se précipita vers la gamine hystérique, qu'elle enlaça. À même le sol, elle se mit à lui frictionner le dos et à lui chuchoter des mots à l'oreille tout en la berçant. L'enfant, le visage enfoui dans l'épaule de Veronica, finit par hoqueter. J'entendais ses reniflements.

Je m'ébrouai pour sortir de mon état de torpeur. Je croisai alors le regard contrarié de Veronica et mon humeur s'assombrit. Elle allait rejeter la faute sur moi !

— Retourne dans ta chambre, s'il te plaît, demanda-t-elle calmement.

— Hé, je lui ai rien fait à cette gosse, OK ! me défendis-je.

— Je sais... On en reparlera demain.

Veronica retourna consoler la fillette en lui caressant les cheveux tandis que je regagnais ma chambre à reculons. Je poussai un long soupir en refermant derrière moi. J'avais créé un beau merdier en chapardant la nuit ! Mais, pour ma défense, comment aurais-je pu deviner qu'une fillette insomniaque allait me déchirer l'ouïe ?

Je m'étendis à nouveau sur le matelas et rivai mon regard au plafond. Je n'avais pas sommeil, et ça m'aurait étonné que j'arrive à dormir alors que j'avais roupillé toute l'après-midi et une bonne partie de la soirée. Tout ce que je pouvais faire à cette heure, c'était réfléchir à la situation. Pour une fois, ce n'était pas ma mère qui accaparait mes pensées. Je revins sur l'incident. Je revoyais la surprise et la peur panique se peindre sur les traits de la fillette. Elle avait cru que j'allais la découper en morceaux ou quoi ? Ses cris stridents auraient pu réveiller un mort.

Au plus profond de moi, je savais que je n'étais pas la cause directe de son hystérie. Si elle se trouvait chez Veronica, c'est qu'elle aussi venait d'une famille en vrac. Qu'est-ce qu'il lui était arrivé ? Veronica n'était pas folle. C'était à cette gamine qu'elle parlait, quand je l'avais entendue plus tôt. La voix de la fillette devait être si fluette qu'elle n'avait pas percé les cloisons. Une fois de plus, j'arrêtai mes pensées. Ce n'étaient pas mes oignons ! J'avais assez de mes merdes sans essayer de me mêler de celles des autres. Des étrangers l'un pour l'autre sous le même toit. Encore un an ou deux à tenir, et je pourrais demander mon émancipation. Après, basta les familles d'accueil !

Chapitre 3

Je n'avais dormi que quelques heures après avoir oscillé toute la nuit entre les phases d'éveil et de sommeil léger. Je résolus de me lever, incapable de rester plus longtemps allongé. Je me dirigeai vers la fenêtre et remontai les stores pour constater que l'aube se levait à peine. Je décidai d'aller me dégourdir les jambes. Courir m'aidait toujours à me vider la tête. Je fouillai dans l'armoire et en tirai un sweat, un T-shirt ainsi que mon jogging. Je me changeai rapidement et quittai ma chambre.

Avant d'arriver dans la pièce à vivre, je marquai un temps d'arrêt devant la porte de la fillette. Je ne l'avais pas entendue se lever ; elle devait encore dormir, épuisée par sa crise de la veille. Par contre, Veronica était déjà en train de s'affairer dans la cuisine, puisque le bruit de la hotte aspirante me parvenait faiblement à travers la cloison.

J'atteignais le hall d'entrée quand, hésitant, la main déjà sur la poignée, je finis par tourner les talons. J'entrai dans la cuisine après avoir frappé doucement. Une odeur de pain chaud et de sucre m'emplit les narines. Mon regard tomba d'abord sur la table dressée pour trois personnes, avant de se focaliser sur Veronica, debout devant la cuisinière. Elle se tourna vers moi, mais continua de s'activer. Elle touillait le contenu d'une casserole et, d'après les effluves qui embaumaient l'air, c'était du chocolat chaud. Elle me lança un sourire tout en me scrutant de haut en bas.

— Bonjour, Phoenix.

— Bonjour... Je vais courir, l'informai-je pour couper court à toute conversation.

Elle hocha la tête.

— Tu trouveras un peu plus loin un parcours de santé. C'est à gauche en sortant de la maison. Je ne sais pas à quelle heure tu rentreras, et je serai peut-être partie déposer Reese à l'école. Mais au cas où, je cache toujours une clé sous le troisième pot de fleurs sur le côté de la maison. Après ton petit déjeuner, nous nous rendrons au collège pour t'y inscrire.

Je pinçai les lèvres et battis en retraite sans rien ajouter. Si j'avais su, je me serais barré sur la pointe des pieds, sans l'avertir. Ça m'apprendrait à être correct ! Je sentis la colère affleurer et me retins de claquer la porte d'entrée derrière moi.

Pour me calmer, je commençai mes échauffements sous le porche. Une main en appui contre le mur, j'attrapai ma cheville et la ramenai en arrière, en plaquant mon talon contre ma fesse. Puis, après quelques genuflexions, j'étais enfin prêt pour un footing. Je rabattis la capuche de mon sweat sur la tête et m'élançai par petites foulées sur ma droite dans l'idée de faire une boucle et de terminer par le parcours de santé. Il me manquait de la musique dans les oreilles pour oublier le monde qui m'entourait, mais je me concentraï sur ma respiration

et mes baskets qui martelaient le bitume à un rythme régulier. Peu à peu, l'endorphine se diffusa dans mon corps. Je me libérai de ma tension.

J'avais tenu à saluer Veronica avant de sortir pour lui montrer que je n'étais pas ingrat. Oui, parce qu'entre deux séances de tabassage, ma mère avait eu le temps de m'apprendre la politesse ! La veille, lorsque je m'étais récrié que je n'avais pas touché la fillette, elle avait prononcé les deux mots auxquels je ne m'étais pas attendu et qui avaient tout de suite su faire retomber la pression : « Je sais. » Cette femme ne me connaissait pas et, même si les apparences se liguaient contre moi, elle avait choisi de m'accorder sa confiance. Dans les autres familles, la cohabitation avait été beaucoup moins idyllique. Les adultes avaient plutôt tendance à nous gueuler dessus comme du poisson pourri, sans jamais chercher l'origine du malaise.

Par rapport à tout ce que j'avais connu, Veronica m'apparaissait comme la solution temporaire la moins mauvaise. Sa maison était propre. Elle ne criait pas à tout bout de champ. Je ne partageais pas ma chambre avec d'autres enfants aussi malchanceux que moi. Et, d'après son comportement de la veille avec la même, elle savait faire preuve de bienveillance. Bref, le genre de personne sensible à la détresse d'autrui et qui ne tirait pas de conclusions hâtives... Ça me faisait chier de l'admettre, mais, pour le moment, je n'avais rien à lui reprocher.

Je réalisai que j'avais presque fait le tour quand j'aperçus des panneaux qui m'indiquaient la direction du parcours de santé. J'allongeai mes foulées, pressé de me défouler. Je me lançai alors à l'assaut des exercices : tractions, escalades et sautilllements rapides. À la fin, j'avais les poumons en feu, les tibias douloureux et les vêtements trempés de sueur, mais j'en avais vraiment eu besoin pour expulser toute ma rage avant de rentrer. De me faire une raison. De ravalier ma fierté. J'allais devoir me plier à son fichu règlement. Je n'étais pas tout seul. Et je connaissais enfin le prénom de l'autre occupante hystérique : Reese.

Tout à l'heure, je fermerais ma gueule quand Veronica me traînerait au collège. Je ferais comme les autres années, à savoir que je me planquerais au fond de la classe, près du radiateur, et passerais mon temps à dessiner les motifs que je comptais tatouer plus tard. Et si les profs ou le principal n'étaient pas contents, ils n'avaient qu'à me virer de leur bahut. Je n'avais pas demandé à y être !

J'avais quitté à l'aube le quartier encore endormi. Lorsque je revins, il y avait nettement plus de vie. Des personnes promenaient leur chien ; d'autres partaient au travail dans leurs voitures. Je remarquai que le véhicule de Veronica n'était plus là. Je m'engageai dans l'allée et, après avoir étiré mes muscles endoloris, je récupérai la clé planquée sous le pot de fleurs en question. Je refermai derrière moi et embrassai le décor du regard. Tout était ordonné et propre. Aucune miette de chips ne traînait sur la table basse ou sur le carrelage. Les livres et les magazines étaient rangés sur des étagères dans les bibliothèques. J'allais lui laisser une chance. Je réviserais mon jugement si ma première impression n'était pas la bonne.

J'empruntai le couloir et m'engouffrai dans la salle de bains. Là aussi, chaque chose était à sa place. Pas de tube de dentifrice ouvert et encore moins de serviettes par terre. Je jetai mes vêtements trempés dans la corbeille à linge

sale et fonçai sous la douche. L'eau chaude délassa les muscles que je venais de solliciter pendant ma course et les exercices. Mes cheveux mouillés tombèrent devant mes yeux et je les lissai en arrière. Ils étaient trop longs. Plus de six mois que je n'étais pas allé chez le coiffeur.

Je ressentis un pincement au cœur au souvenir des piètres talents de coiffeuse de ma mère. Elle n'avait pas les moyens de m'envoyer dans un salon, c'était donc elle qui s'en chargeait. Et le résultat était toujours catastrophique. Je devais planquer ma nouvelle coupe un ou deux mois sous une casquette quand je sortais. Mais je m'en fichais. Je chérissais ce qui était l'un de nos rares moments de complicité. Comme elle me manquait en cet instant ! Mon sourire tremblant disparut et mes épaules s'agitèrent. Je fondis en larmes en frappant du poing la paroi carrelée de la cabine de douche. Pourquoi refusait-elle de m'écouter quand je lui disais à quel point elle était formidable ? Pourquoi suivait-elle toujours des connards violents ? Et pourquoi je ne lui suffisais pas ? Tant de questions qui me foutaient au fond du trou.

Peu à peu, mes larmes se tarirent. Je levai mon visage vers le pommeau pour en laver toute trace. Je devais ne montrer aucune faiblesse et prendre mon mal en patience. Ma mère reviendrait me chercher. Elle le faisait toujours. Je ressortis de la salle de bain pour retourner dans ma chambre. Je m'habillai et gagnai la cuisine. Le sport m'avait creusé. Sur la table, je découvris, en plus du couvert dressé, un plat rempli de tranches de brioche et de pancakes, ainsi qu'un paquet de céréales, du lait et la casserole de chocolat chaud. Sur le comptoir, la cafetière était encore remplie, en position de veille. Dans le doute, Veronica m'avait laissé le choix des boissons.

Pourquoi se donnait-elle autant de mal ? Était-ce pour récolter de bonnes appréciations dans son dossier ? Si elle avait peur de se faire retirer son agrément, elle pouvait dormir sur ses deux oreilles. Bon nombre de familles ne se fatiguaient pas à fournir le quart de ses efforts, et elles continuaient à accueillir des enfants. Malgré moi, ces attentions touchaient une corde sensible en moi. Je commençai à croire que son rapport n'était pas truqué.

Je m'installai et remplis un bol de céréales. Après y avoir ajouté le lait, je les dévorai en un rien de temps. J'étais en train d'engloutir mon deuxième pancake quand j'entendis la porte d'entrée s'ouvrir. La maîtresse des lieux revenait. Je me tendis d'instinct. Avec les inconnus, j'avais plus l'habitude d'être sur la défensive que détendu, en train de m'empiffrer de gâteaux faits maison. J'hésitai entre rester ou me barrer. Finalement, je tins bon, car je m'étais promis de lui laisser une chance. Et parce qu'on devait discuter des conséquences de ma virée nocturne. Je me forçai à me détendre quand elle poussa la porte et pénétra dans la cuisine.

— Tu as tout ce qu'il te faut ? me demanda-t-elle.

— Oui... Merci.

— Parfait.

Veronica se déplaça dans mon dos. Je l'entendis ouvrir un placard et, au bruit du tintement, s'emparer d'une tasse qu'elle remplit de café. Puis elle vint s'asseoir à la table. Elle me sourit aimablement avant de siroter sa boisson. Un silence plana ensuite dans la pièce. Apparemment, elle attendait que j'entame la conversation. J'aurais pu repousser ma chaise, quitter la cuisine et partir

m'enfermer dans ma chambre. Elle ne m'aurait ni retenu ni engueulé. À sa manière, elle savait faire preuve de patience. Néanmoins, je savais reconnaître mes torts. Et j'avais fait une sacrée boulette en me promenant toute lumière éteinte chez elle.

Je m'éclaircis la gorge.

— À propos de la nuit dernière...

— Tu as compris que tu n'étais pas *réellement* à l'origine de cette crise.

— Oui. Je suis... désolé. Comment va... Reese, ce matin ?

— Elle a été secouée, mais elle va mieux.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

Le regard de Veronica se perdit dans le fond de sa tasse.

À mon tour, je baissai le nez dans mon assiette vide. Qu'est-ce qui m'avait pris de lui poser cette question ? Le passé de cette gamine n'était pas mon affaire ! C'était même la première fois que je m'intéressais à un compagnon de galère. D'habitude, c'était chacun dans son coin. Les enfants se regardaient en chiens de faïence et c'était rare que je parle librement aux adultes, comme je le faisais en ce moment. Mais j'aurais mieux fait de me taire. L'histoire de cette fillette devait ressembler à la mienne : des parents démissionnaires.

— J'ai accueilli Reese il y a six mois, entama Veronica. Elle venait de perdre sa mère, décédée sous les coups de son compagnon. Ce dernier avait trop bu ce soir-là et a... agressé Reese pendant qu'elle dormait. Elle a réussi à donner l'alerte et sa mère s'est précipitée à son secours. Malheureusement, le compagnon de sa mère a pris peur et l'a frappée à mort pour la faire taire. Il est en prison dans l'attente d'être jugé. Désormais, Reese est orpheline. Elle a perdu le dernier membre de sa famille l'année dernière : un père alcoolique qui vivait dans la rue.

Je déglutis, la gorge serrée. J'étais loin de me douter qu'à son jeune âge, elle avait vécu autant de drames. Je faillis émettre un rire de dérision. À côté, ma vie semblait idyllique ! Une profonde pitié me creusa le cœur. Non seulement cet homme avait tenté de la violer, mais il avait également tué sa mère... Son histoire me renvoya à ma plus grande peur. Tous les jours, je flippais que les flics viennent m'annoncer la mort de ma mère sous les coups d'un enfoiré. Et dire que Reese avait vécu ça en direct ! Je lui souhaitais sincèrement de surmonter ses traumatismes et de s'endurcir...

Chapitre 4

J'avais terminé ma première journée de cours. Après m'avoir inscrit, Veronica avait quitté l'établissement seule ; le directeur avait tenu à ce que je plonge dans le grand bain sans plus tarder. D'autant plus que nous étions déjà dans le dernier trimestre de l'année scolaire. Pour ce que j'en avais à foutre ! Il croyait que j'allais m'activer pour rattraper mon retard ? Il allait être déçu du voyage !

J'avais passé toutes les heures de classe au fond à dessiner. Mon trip, c'était l'horreur. Des esquisses lugubres. Des corps décharnés. Des crânes piquetés de vers. Mes nouveaux camarades ainsi que les profs m'avaient fichu une paix royale, et, quand la sonnerie avait annoncé la fin des cours, j'en avais même été surpris. Plongé dans ma passion, je ne m'étais pas rendu compte que la journée avait filé.

Je pris le car scolaire qui me ramenait chez Veronica. Cette dernière m'avait montré l'arrêt le plus proche de la maison. D'autres jeunes descendaient au même endroit que moi, mais je les laissais me doubler. Je n'avais pas spécialement envie de faire leur connaissance. Pendant que je remontais la rue avec mon sac chargé de manuels inutiles, j'avais l'impression de sentir des yeux me scruter. Tout le voisinage devait savoir qui j'étais. Un nouveau paumé que Veronica avait accueilli chez elle. Mais, dans quelque temps, je pourrais dire adieu à toute cette curiosité malsaine !

En voyant la voiture dans l'allée, je poussai naturellement la porte d'entrée. La poignée toujours dans la main, je me figeai sur le seuil en accrochant le regard surpris de Reese, installée en bout de table de la salle à manger. Après l'étonnement, l'affolement se peignit sur ses traits, comme un animal qu'un chasseur aurait piégé. Les larmes aux yeux, elle descendit rapidement de sa chaise pour s'enfuir.

Je m'ébrouai mentalement.

— Reese, attends... Je ne te...

Trop tard. Je n'avais pas eu le temps de finir ma phrase que la porte de sa chambre claqua derrière elle. Reese devait être encore bouleversée par notre rencontre. Je me serais foutu des baffes pour n'avoir pas fait sa connaissance le premier jour. Déterminé à me rattraper, je m'enhardis à aller lui parler à travers le battant.

— Je suis désolé, je ne voulais pas te faire peur. Je vais appeler Veronica, d'accord ? Elle va venir te voir et te consoler.

J'entendis le cliquetis d'une porte-fenêtre et me tournai vers Veronica, qui revenait de l'extérieur avec un panier rempli de linge sous le bras. Je n'eus pas besoin de parler, car elle constata d'un coup d'œil l'absence de Reese à la table. Elle posa sa corbeille sur une chaise et vint prendre ma place. Elle frappa doucement contre le panneau de bois.

— Reese, ma chérie, ouvre-moi, s'il te plaît. N'aie pas peur. Je vais te présenter à Phoenix. Tu vas voir, c'est un gentil garçon.

Une minute passa dans un silence de plomb. Je relâchai enfin mon souffle quand la poignée de la porte s'abaissa. La fillette m'observa un instant par l'entrebâillement, et j'en profitai pour lui adresser un sourire contrit. Elle se décida à sortir de sa cachette en tendant la main à Veronica. Cette dernière emprisonna sa petite paume dans une étreinte rassurante. Reese se colla ensuite contre la hanche de l'adulte et me regarda du coin de l'œil.

— Bonjour, Reese, je m'appelle Phoenix, dis-je en agitant la main.

Reese hocha la tête, mais ne pipa mot.

Veronica lui caressa les cheveux et les lui plaça derrière les oreilles.

— Tu as terminé tes devoirs, ma puce ?

— Non... pas encore, chuchota-t-elle.

— Tu veux que je t'aide à les finir ? intervins-je.

Cependant, la fillette se rétracta un peu plus face à ma proposition spontanée, et secoua avec vigueur sa tête brune. Je me mordis la langue. Je n'aurais pas dû m'imposer de la sorte, mais une sorte de culpabilité me rongait et me poussait à me faire pardonner par tous les moyens. Pourtant, il fallait d'abord qu'elle s'habitue à ma présence, avant que je puisse l'approcher.

— Ma puce, Phoenix va rester avec nous, parce que lui aussi a des devoirs à faire, déclara Veronica. Je reviens dans une minute, je vais chercher la table à repasser. Je serai juste à côté de toi si tu as besoin de moi, d'accord ? Maintenant, retourne à la salle à manger, s'il te plaît.

Reese leva les yeux et sembla puiser son courage dans le sourire tendre de Veronica. Elle consentit enfin à se détacher de sa hanche pour regagner la table qu'elle avait abandonnée. Tête baissée derrière le rideau de ses cheveux bruns, elle se replongea dans ses devoirs, en s'efforçant d'oublier ma présence. Je m'installai à l'autre bout et commençai à sortir mon cahier, dans lequel j'avais dessiné pendant les cours.

Comme promis, Veronica rapporta sa planche, ainsi que le fer, et se mit à repasser son linge en même temps qu'elle surveillait la fillette. Cette dernière se détendit et je pus l'observer tranquillement. Sous ses cils baissés, Reese possédait de grands yeux noisette qui mangeaient presque tout son visage émacié. Quelques taches de rousseur semblaient s'être posées çà et là sur l'arête de son petit nez. Elle paraissait tellement fragile, avec sa silhouette frêle et ses bras maigres !

Je voulus lui faire une surprise. Je me mis à dessiner dans mon cahier. Mes coups de crayon avaient dû éveiller sa curiosité, parce que je sentais son regard revenir sans cesse sur moi. Dès que je relevai la tête, elle tressaillait et baissait rapidement le visage vers ses exercices.

— Reese, j'ai fait un dessin spécialement pour toi. Est-ce que tu voudrais le voir ?

Elle me fixa, bouche bée. Ses grands yeux se troublèrent, oscillant entre l'envie de découvrir la surprise et la méfiance. Puis elle adressa une demande muette à Veronica, qui lui répondit par un hochement de tête.

— Oui... je veux bien, murmura Reese à mon intention.

Reese se leva de sa chaise et s'approcha lentement de moi, encore hésitante. J'avais l'impression qu'elle perdait son courage à mesure qu'elle s'éloignait de sa place. Sa respiration devint plus lourde. Après quelques efforts, elle parvint à se percher sur le siège à ma droite. Je tournai alors mon cahier face à elle, et elle écarquilla les yeux en poussant un petit cri d'admiration.

Absorbée dans la contemplation de mon dessin, elle en oublia totalement ma présence. Son corps n'était plus sur la défensive. Pour l'amadouer, j'avais laissé de côté mes talents pour le morbide. À la place, j'avais représenté une fée aux longs cheveux bruns et aux ailes translucides, qui voletait à côté de roseaux immergés dans un étang rempli de nénuphars. Tout à coup, elle fronça les sourcils et ses yeux s'agrandirent sous le coup d'une évidence.

— La fée sur ton dessin... elle me ressemble, émit-elle dans un souffle.

— C'est normal, tu es une petite fée.

Elle releva la tête et plongea son regard dans le mien.

— C'est vrai ?

— Bien sûr ! l'assurai-je avec un sourire.

Reese me dévisagea intensément, en sondant mes traits, pour vérifier si j'étais sérieux ou si je me fichais d'elle. Puis, intimidée par son audace, elle piqua un fard, avant de regagner précipitamment sa place à l'autre bout de table.

— Je peux te donner le dessin si tu veux, dis-je.

— Je... veux bien... Merci... Phoenix.

Reese ne releva pas la tête, de peur de croiser à nouveau mes yeux. Néanmoins, mon cœur battit plus vite face à cette victoire. Je ressentis une sorte d'euphorie se répandre dans ma poitrine à l'entendre prononcer mon prénom. Elle me pardonnait ma bévue et m'acceptait dans son univers. Je coulai un regard vers Veronica et cette dernière esquissa un sourire. Sur la planche à repasser, je reconnus le sweat-shirt avec lequel j'avais couru ce matin. Tout à coup, mon humeur s'assombrit. Au lieu de me réjouir de la voir aux petits soins avec nous, je lui en voulus d'être si *parfaite* si *compréhensive*. Je serrai les poings.

Ma mère faisait passer ses désirs avant les miens et ne repassait jamais. Elle n'en avait pas le temps, pas la force ni l'envie. Les mêmes questions lancinantes envahirent de nouveau mon cerveau. Où était-elle ? Comment allait-elle ? Quand reviendrait-elle ? Soudain, un éclair frappa dans ma tête. Je m'en voulus d'être ici, connaissant une période d'accalmie, pendant qu'elle souffrait le martyr avec un connard. Je n'avais pas le droit de l'oublier ! C'était facile de m'en souvenir quand les adultes et même les autres enfants restaient à distance. Méfiants. Mais Veronica et cette fillette, qui avait déjà connu trop d'horreurs à son jeune âge, avaient réussi à percer ma carapace. Dans ce salon, j'avais l'impression de vivre la vie que j'aurais aimé avoir : une mère bienveillante qui repassait et une petite sœur qui faisait sagement ses devoirs.

Tel un automate, je me relevai et partis en direction de ma chambre, sans plus un regard ni un mot pour elles. Je percevais leur extrême surprise. En effet, l'instant d'avant, l'atmosphère s'était enfin détendue, et là, sans raison, je me barrai de la salle. Une fois seul, je m'aplatis contre le battant. Pourquoi avais-je cherché l'approbation de cette femme ? Et pourquoi avais-je cherché à me faire pardonner de Reese alors qu'elle ne représentait rien pour moi ? J'avais le

sentiment profond d'avoir trahi ma mère, la seule personne dont je devais réellement me soucier.

Je titubai vers le lit et m'écroulai sur le matelas tout habillé.

Veronica ne tarda pas à frapper plusieurs coups.

— Phoenix, est-ce que ça va ?

Une note d'inquiétude perçait dans sa voix et je me bouchai les oreilles pour ne plus l'entendre. Tout ce que je voulais, c'était qu'elle se casse et me foute la paix jusqu'au retour de ma mère. Je ne lui répondis pas et elle n'insista pas. Elle finit par s'éloigner, car j'entendis le son ténu de ses pas décroître. Si elle pensait revenir à la charge plus tard, elle se fourrait le doigt dans l'œil. Jamais plus je ne me laisserais embobiner ! Je ne respecterais plus ses règles stupides. Oui, je continuerais de crécher sous ce toit. Oui, j'irais à l'école pour passer le temps, mais je n'étais pas obligé de faire ami-ami avec qui que ce soit. Nous allions vivre ensemble comme de parfaits étrangers. J'avais eu tort de souhaiter que les choses changent !

Chapitre 5

— Phoenix, c'est l'heure !

Cette phrase, accompagnée de quelques coups frappés contre la porte, me réveilla en sursaut. Je bâillai et marmonnai, grognon contre les rayons du soleil qui m'aveuglaient. Je me retins de pester en bougeant mes muscles endoloris ; je m'étais recroquevillé sur moi-même toute la nuit. Tout en m'étendant sur le dos, je pris conscience de l'agitation matinale dans la maison. Je me passai une main lasse sur le visage ; il était temps de me lever pour affronter une nouvelle journée futile.

Je m'habillai sans me presser, retardant le moment de rencontrer les autres. Je quittai ma chambre pour aller me préparer dans la salle de bains. Puis j'entrai dans la cuisine, où je restai muet face à la salutation enjouée de Veronica et celle, presque inaudible, de Reese. Le bruit de la hotte au-dessus de la gazinière couvrait le silence de la pièce.

Veronica me tournait le dos, concentrée à préparer une platée de pancakes. Je pris place sur un siège et évitai le regard troublé de Reese, assise en face de moi. Un bol de chocolat fumait devant elle. Elle portait encore sa longue robe de pyjama, parce qu'elle commençait l'école plus tard.

Sentant toujours ses yeux me scruter, je relevai mon visage pour la fixer à mon tour. Ses lèvres frémirent lorsqu'elle m'adressa un timide sourire. Mais je la renvoyai dans les cordes en plissant les paupières, menaçant. Elle tressaillit et, humiliée, baissa la tête en serrant sa peluche contre elle. Entre le rideau de ses cheveux bruns, j'apercevais sa lèvre inférieure qui tremblait, comme si elle était sur le point de pleurer. Au moins, maintenant, elle aussi me ficherait la paix !

Fier de moi, j'engloutis rapidement deux tranches de pain de mie, arrosées d'une tasse de café, et me levai pour quitter la cuisine. Dans mon dos, j'entendis la voix de Veronica s'inquiéter pour Reese :

— Qu'y a-t-il, ma puce ?

— Rien...

Un point pour elle : ce n'était pas une cafteuse !

Dans le salon, j'attrapai mon sac, qui gisait à la même place depuis la veille, et y fourrai mon cahier à dessins ainsi que ma trousse. Puis je sortis de la maison. Je vis les autres collégiens converger vers le point de ramassage scolaire, comme de bons petits moutons. Tout à coup, j'eus envie de m'enfuir. J'avais envie d'être partout sauf là. Ce soir, je reverrais Reese et Veronica et leur ferai encore la gueule. Je ressentis une pointe de culpabilité à les repousser alors qu'elles ne souhaitaient que m'aider. Seulement, personne ne pouvait rien pour moi.

Comme un équilibriste, je me forçai à marcher sur une ligne imaginaire pour ne pas être tenté de dévier du droit chemin. J'atteignis finalement l'arrêt du bus scolaire, où je restai à l'écart des autres. Je me convainquis que j'avais pris la bonne décision. Je ne pouvais pas déroger aux habitudes de ma mère.

Elle revenait toujours me chercher là où elle m'avait laissé. Si je bougeais, elle ne saurait pas où me trouver. Et, au plus profond de moi, je ne tenais pas non plus à attirer des ennuis à Veronica... Le bruit de freinage du bus me sortit de mes réflexions et je grimpai le dernier.

* * *

J'étais aussi muet qu'une tombe le soir venu. Après être rentré du collège, je m'étais rué dans ma chambre et n'en avais émergé que pour le dîner. J'étais physiquement présent, en train de mastiquer mes lasagnes, mais mon esprit s'égarait à mille lieues d'ici. Je me refermai sciemment dans ma coquille. Veronica sembla comprendre mon mécanisme de défense, car elle ne m'adressa pas la parole. Elle interrogeait Reese sur ses activités de la journée, et cette dernière lui répondait du bout des lèvres. Malgré le ton enjoué de l'adulte, la conversation se languissait. L'ambiance était aussi morose que ce matin.

Je me réveillai tout à coup de ma bulle quand la chaise de Reese racla le sol. Je regardai sa frêle silhouette trotter vers la porte comme une petite souris et la refermer derrière elle. Je me tournai alors vers Veronica, qui m'adressa un faible sourire. Elle avait dû ordonner à la fillette d'aller se planquer pour pouvoir m'affronter sans témoin. Mais je n'avais rien à lui dire !

Je me reculai bruyamment dans l'intention d'imiter Reese.

— Attends, Phoenix. Je crois que nous avons à parler.

Je me redressai et la toisai.

— Et moi, je ne crois pas, non.

— Je t'ai observé, poursuivit-elle, et tu es loin d'être un garçon ingrat ou violent. Certes, tu as accumulé de la colère en toi, mais elle n'est pas dirigée contre nous. La preuve, tu as commis une maladresse envers Reese et aussitôt, tu as cherché à réparer ton erreur : tu lui as fait plaisir avec ton superbe dessin. J'ai vu un sourire sincère illuminer ton visage. Tout allait bien quand, brusquement, tu as changé d'humeur. Tu t'es renfermé, avec cet air buté que tu avais quand tu as débarqué ici... Tu essayes de te protéger.

Je croisai les bras en reniflant de mépris.

— Vous faites dans la psychologie, maintenant !

— Mon mari était pédopsychiatre et j'étais infirmière puéricultrice avant de devenir famille d'accueil. J'ai côtoyé des enfants toute ma vie...

— Non, ne me dites rien ! C'est parce que vous n'avez jamais pu en avoir...

Veronica laissa errer son regard dans le vide.

— Mon mari et moi étions tous les deux stériles... J'avais eu un accident de voiture qui m'a endommagé l'utérus. Mes parents ont été tués sur le coup, et j'ai moi aussi connu les foyers et les familles d'accueil. Je me suis promis de réussir mes études pour soigner les enfants. Pour leur apporter un peu de réconfort. De l'amour.

Je grimaçai.

— Je parie que vous ressortez cette histoire à chaque fois pour attendrir ceux qui atterrissent chez vous !

Elle ne releva pas mon ton mordant. Ses lèvres s'étirèrent en un sourire désabusé, et elle haussa les épaules.

— Je n'en connais pas d'autre parce que cette histoire est la mienne.

— Ça suffit. J'en ai assez entendu !

— Phoenix, tu n'as pas à te sentir coupable...

Je serrai les poings.

— Taisez-vous ! Vous ne savez rien de moi ! hurlai-je.

— Détrompe-toi, je lis toujours attentivement les dossiers des enfants que j'accueille. Je sais que ce n'est pas la première fois que ta mère t'abandonne. Mais, peu importe son geste, en ce moment, tu voudrais être avec elle parce que tu l'aimes par-dessus tout... Tu étais détendu un instant et, la minute d'après, tu affichais un visage défait. Tu as repensé à ta mère, n'est-ce pas ? Tu t'en es voulu parce que tu as trouvé un semblant de sérénité dans ta vie ?

Je me figeai.

— Vous racontez n'importe quoi !

— Alors, explique-moi pourquoi tu as tourné le dos à Reese alors que tu as tout fait pour l'appivoiser ? La culpabilité que tu gardes au fond de toi engendre des dégâts que tu ne peux pas soupçonner. Je ne demande qu'à t'aider. Mais, pour ça, il faut que tu me parles...

Le cœur battant, le souffle court, je refusai de me libérer de ma peine.

— Personne ne peut m'aider !

Dans un geste de colère, je balayai mon assiette qui alla se fracasser contre le meuble sous l'évier. Les débris retombèrent contre le carrelage. J'étouffais dans cette pièce. Oui, la culpabilité me rongait de l'intérieur et je me punissais de me sentir bien alors que la seule personne que je chérissais était loin de moi et souffrait. Je n'avais pas le droit d'être heureux !

— Je sais ce que c'est que de se sentir impuissant, déclara Veronica d'une voix absente. Phoenix, tu n'es pas responsable des problèmes de ta mère. Tous les jours, je repense aux enfants que j'aimerais reconforter en leur disant qu'ils ne sont pas seuls. Mais, hélas, je ne peux pas sauver tout le monde. Avec mon mari, nous faisons de notre mieux, et si nous parvenions à rendre à un enfant sa joie de vivre, alors notre existence ne nous semblait pas vaine.

Un étau comprimait ma poitrine.

Je me retenais de pleurer comme un enfant.

— Comment surmonter cette culpabilité ? Je n'y arrive pas !

— Ce ne sera pas facile. Ce sentiment ne te quittera jamais vraiment, parce que tu aimes sincèrement ta mère. Et c'est tout à fait normal de penser à elle, mais, d'un autre côté, tu ne dois pas te punir ni blesser les autres. Tu dois avancer pour construire ta propre vie. Tu as aussi le droit d'être heureux.

Je me détournai et franchis la porte de la cuisine pour aller m'enfermer dans ma chambre. Je me laissai glisser jusqu'au sol, et cachai mon visage dans mes mains pour éclater en sanglots. Ici, je pouvais laisser libre cours à mon chagrin, au dilemme qui me déchirait le cœur. Est-ce que Veronica avait raison ? Vivre l'instant présent ? Comment faisait-on pour se délester de sa culpabilité ? J'étais perdu et tiraillé. Je m'écroulai sur la moquette et ne bougeai plus, les bras refermés autour de moi.

D'un autre côté, avais-je le droit d'infliger ma souffrance à autrui ? Reese devait souffrir autant sinon plus que moi, mais pour autant, elle tentait de s'ouvrir aux autres. Je revoyais son visage qui s'était éclairé face à mon dessin.

Elle était d'une telle innocence... Elle n'avait rien fait pour s'attirer mon agressivité. Et Veronica ? Elle faisait son maximum pour apporter la joie à des enfants que la vie n'avait pas épargnés.

J'étais non seulement en train de me punir, mais de les punir, elles aussi, alors qu'elles n'y étaient pour rien et avaient connu des tragédies pires que les miennes. Jamais Veronica ne se départissait de son air bienveillant. Pourtant, elle aurait eu toutes les raisons d'en vouloir au monde entier. Son vœu le plus cher avait été bafoué et, au lieu de devenir égoïstes, son mari et elle avaient choisi de dispenser le bien autour d'eux.

Ma mère m'accompagnerait à chaque instant. Jamais sa pensée ne me quitterait. Je me remis à pleurer pour lui demander pardon, parce que j'allais choisir d'être heureux avec Veronica et Reese.

* * *

Lorsque l'aube se leva, j'étais tout ankylosé d'avoir passé la nuit à même le sol. Je retins de justesse une exclamation de douleur quand je me redressai, le dos plaqué contre la porte. Derrière moi, la voix de Veronica résonna de nouveau. Elle m'annonçait qu'il était temps de se préparer. La vie suivait son cours... Je repensai alors à notre échange de la veille. Un sentiment de culpabilité me creusait toujours la poitrine, je ne pouvais pas l'ignorer, mais il me fallait vivre avec et avancer coûte que coûte.

Après m'être douché, je me rendis dans la cuisine. En pénétrant dans la pièce, j'aperçus Veronica devant la gazinière et Reese déjà installée à l'autre bout de la table, la tête baissée dans son bol de céréales.

— Bonjour, lançai-je à la ronde d'une voix éteinte.

Je m'assis, le visage toujours hermétique, mais sans agressivité ni haine contre le monde entier. J'avais besoin de temps pour vraiment mettre en pratique les conseils de Veronica. Je sortis de mes pensées quand Reese descendit de sa chaise. Je levai la tête pour la voir non pas s'enfuir, mais s'approcher de moi avec une feuille à la main. Elle finit par me la tendre après un temps d'hésitation.

Je l'attrapai et examinai le dessin maladroit. Le garçon qui y était représenté au milieu devait être moi. En tout cas, j'y reconnus mes longs cheveux châtain. Ému, j'observai ensuite la femme et la fillette de chaque côté de lui. Elle nous avait dessinés tous les trois, comme si nous formions une famille. Elle avait raison. Nous n'étions pas liés par le sang, mais c'était une famille de cœur.

— Merci, Reese.

Puis, rougissante, elle s'enfuit pour de bon.

Je l'avais définitivement apprivoisée et je me fis la promesse de ne plus la décevoir.

Chapitre 6

Deux ans plus tard

Le car scolaire me déposa au point de ramassage habituel. Les mains dans les poches, je revenais du lycée, où j'avais encore passé mon temps à dessiner. J'avais pris mon mal en patience durant ces deux dernières années de scolarité. Je n'emmerdais personne et personne n'avait rien à me dire. Le bon côté des choses, c'est que j'avais accumulé assez de motifs pour les compiler dans des books. Ainsi, je pourrais les présenter à un futur employeur. Mon style s'était affiné au fil du temps. Et puis, c'était cool avec les filles. Certaines adoraient mon côté rebelle.

Je reconnus la voiture de Daphné dans la rue. Une à deux fois par an, elle venait prendre de nos nouvelles et établir un rapport. La première fois que j'avais vu mon assistante sociale dans le salon, après seulement six mois sous le toit de Veronica, mon cœur avait battu la chamade. L'euphorie m'avait inondé la poitrine : ma mère était revenue me réclamer plus tôt que prévu. Puis un silence gênant s'était installé quand les deux femmes avaient compris la raison de mon visage rayonnant. J'avais fait bonne figure, mais, au fond de moi, j'avais été dévasté.

Je savais que la déception serait peut-être au bout de mes espérances. Pourtant, je ne pus empêcher mon cœur de bondir une fois de plus face à cette visite. Cela faisait presque deux ans que ma mère m'avait abandonné. Malgré moi, j'accélérai le pas pour arriver plus vite à la maison. Il fallait que j'en aie le cœur net. Je découvris Daphné et Veronica autour de la table de la salle à manger. Elles s'interrompirent et se levèrent quand elles me virent, essoufflé sur le pas de la porte.

Daphné me lança un sourire chaleureux.

— Bonjour, Phoenix. Comment vas-tu ?

Suspendu à ses lèvres, je hochai la tête, incapable de parler tant j'avais la gorge sèche. Les narines dilatées, je respirai fort tandis que le sang bourdonnait dans mes oreilles. Était-ce une visite de routine ou bien la nouvelle que j'espérais tant ?

— J'étais justement en train d'informer Veronica que ta mère était venue me voir pour essayer de te récupérer...

Mon cœur faillit éclater de bonheur.

— Je vais préparer mes affaires ! m'écriai-je.

— C'est vraiment ce que tu veux ?

— Oui ! Et je voudrais aussi demander mon émancipation.

— Bien sûr, acquiesça-t-elle. Je t'aiderai dans tes démarches.

Je m'enfuis presque pour aller empaqueter mes affaires au plus vite. Je ne voulais pas faire attendre ma mère. Et j'avais tellement hâte de la revoir ! Je jetai en vrac mes vêtements dans mon sac de sport, puis je fis une rapide inspection

de la salle de bains. Une fois prêt, trépignant d'impatience, je déposai mon maigre bagage dans le salon. Avant de partir, je devais dire au revoir à Reese et à Veronica.

— Reese est dans sa chambre, m'informa cette dernière.

Tout à coup, une chape de tristesse me tomba sur les épaules. J'allais quitter ma jeune amie pour un temps indéterminé. Je frappai doucement à sa porte. Un silence me répondit, mais j'insistai. Elle finit par m'inviter à entrer d'une voix ténue, qui me serra un peu plus le cœur. Le bonheur des uns faisait effectivement le malheur des autres... Je n'avais pensé qu'à ma joie et elle, à son abandon.

Reese était assise sur le lit, ses bras maigres entourant ses genoux relevés devant son visage. À mon approche, elle me lança un regard embué et rancunier. Sa lèvre inférieure tremblait. Ses traits étaient défaits et ses joues, baignées de larmes. Elle avait su avant moi la nouvelle que Daphné était venue annoncer. Elle s'écarta quand je m'assis sur le lit. Je poussai un soupir désolé.

J'allais ouvrir la bouche quand elle me devança :

— Je ne veux pas que tu t'en ailles...

— Cela fait presque deux ans que j'attends ce moment. Tu sais combien ma mère compte pour moi.

— Je le sais... Mais... quand même, je ne veux pas que tu t'en ailles...

Je me forçai à lui sourire.

— Reese, je t'ai fait une promesse et je la tiendrai. Nous nous reverrons, ma petite fée. Je reviendrai te chercher et nous vivrons ensemble !

— Non, ce n'est pas vrai. Tu vas partir, tu vas m'oublier... et je vais perdre pour toujours mon seul ami.

— Jamais tu ne me perdras, tu m'entends ?

— Tu me le jures ? demanda-t-elle en reniflant.

— Oui ! Toi et moi, on est amis pour la vie.

Mon sourire s'élargit et elle vint se jeter dans mes bras. Je l'enlaçai affectueusement. Reese était comme une petite sœur pour moi. Je ne mentais pas quand j'affirmais qu'elle et Veronica étaient devenues ma famille de cœur. J'aurais aimé rester avec elles, mais ma mère avait besoin de moi. Je retournerais les voir et, quand il serait temps, chercher ma petite fée. Reese n'avait plus personne au monde, et j'avais promis que je prendrais soin d'elle plus tard. Au fil des mois, nous avons réussi à tisser des liens spéciaux. Elle me confiait tout, ses angoisses et ses joies, tandis que je lui racontais les miennes.

Je me détachai d'elle et déposai un baiser sur son front.

— Tu m'accompagnes ?

— Non, je n'ai pas trop envie que les autres me voient pleurer.

— Je comprends. À bientôt, Reese.

Elle hocha la tête tandis qu'elle se mordait la lèvre inférieure pour ne pas éclater en sanglots. J'inspirai moi-même un grand coup pour ravalier mes larmes, avant de refermer derrière moi la porte de sa chambre.

Daphné et Veronica m'attendaient debout dans l'entrée. Je me tournai vers Veronica. Pour une fois, son sourire vacillait.

— À bientôt, Phoenix. Je sais qu'on se reverra.

— Oui. Merci pour tout, Veronica, et merci d’être vous, tout simplement. Prenez soin de vous et de Reese en mon absence.

Elle me serra dans ses bras.

— Je m’occuperai bien d’elle.

— Je vous appellerai.

Je me baissai ensuite pour attraper l’anse de mon sac, que je balançai derrière mon épaule. Daphné me devança et déverrouilla sa voiture. J’avais autant de mal à partir de la maison que d’y entrer il y a deux ans. Qui l’eût cru ?

J’allais grimper sur le siège passager, après avoir déposé mon bagage dans le coffre, quand un cri m’arrêta.

— Phoenix, attends !

Reese courait dans ma direction et s’arrêta devant moi.

— Je te demande pardon, débita-t-elle d’une voix étranglée par l’émotion. Je n’ai pas été très sympa avec toi... Je ne veux pas que tu sois fâché après moi. Je suis contente que tu ailles vivre avec ta mère, même si ça signifie qu’on ne se reverra peut-être plus...

Elle s’interrompit, en déglutissant.

— Et puis, je... je voulais aussi te dire que tu n’étais pas obligé de tenir ta promesse. Si ma maman à moi était encore vivante, eh bien... je voudrais moi aussi rester avec elle pour toujours.

— Merci à toi Reese, ma gentille petite fée.

Je me penchai pour l’enlacer et la soulever de terre. Elle entoura ma nuque de ses bras, puis finit par me relâcher. Je la reposai et elle s’essuya les yeux, tout en m’adressant bravement un sourire tremblant. Elle allait me manquer. J’emporterais son courage avec moi. Mais je me consolai en pensant que Veronica ferait tout pour la rendre heureuse pendant mon absence. Je montai enfin dans la voiture.

— Prêt ? me demanda Daphné.

— Prêt.

Elle mit le moteur et démarra. Je baissai la vitre et passai mon bras au travers. Je tournai la tête vers la maison et adressai un signe de la main à Veronica. Puis je vis Reese et la saluai également. Elle se mit alors à courir après le véhicule, comme si elle voulait me suivre, puis elle finit par s’arrêter, le souffle malmené et le corps légèrement penché en avant. Sa silhouette frêle et figée sur le trottoir se rétrécit à mesure que la voiture s’éloignait, pour disparaître totalement au détour d’un virage. Mes yeux me brûlaient et je laissai couler quelques larmes en tournant ma tête vers le paysage extérieur.

Chapitre 7

Cinq ans plus tard

Je freinai et me garai contre le trottoir. Je fixai pendant un long moment la maison de Veronica. Elle n'avait pas changé. C'étaient toujours les mêmes volets et la même porte couleur rouille. La pelouse d'un vert éclatant était toujours impeccablement tondu. Tout à coup, je me sentis nerveux. J'allais revoir Reese après cinq ans d'absence. Il s'en était passé des choses, pendant ce laps de temps ! Ma mère était morte il y a trois ans. Les médecins lui avaient diagnostiqué un cancer et, en son âme et conscience, elle avait refusé de se faire soigner. La maladie avait rapidement évolué, affaiblissant son corps maltraité, mais elle n'avait jamais regretté sa décision. Pour la première fois de sa vie, elle avait choisi son destin.

Je m'extirpai de la voiture en chassant ma tristesse. Ma mère reposait enfin en paix après toutes les épreuves qu'elle avait subies... Je plaquai un sourire sur mon visage tandis que je m'engageais dans l'allée. Je m'étonnais de ne pas voir la silhouette de Veronica m'attendre de pied ferme sous le porche alors que je l'avais prévenue de mon arrivée. Puis, comme par magie, la poignée de la porte s'abaissa et elle apparut dans l'encadrement. Un sentiment de retour à la maison se répandit dans ma poitrine. Ma mère et moi avions bougé à plusieurs reprises dans le pays avant de nous fixer en Californie, mais j'étais heureux de constater que certaines choses étaient immuables. Veronica était comme une ancre dans le tourbillon de la vie.

Je n'étais pas venu les mains vides. Je lui offris l'énorme bouquet de fleurs et son sourire bienveillant s'élargit tandis qu'elle me dévorait des yeux.

— Mon Dieu, tu es devenu un beau jeune homme !

— Merci.

— Sois le bienvenu chez toi, Phoenix.

Une émotion familière m'étreignit tandis que je la prenais dans mes bras. J'avais toujours l'impression d'avoir une deuxième famille grâce à elle. Daphné avait eu raison : cette femme était une perle. Impossible à oublier. J'avais déjà remarqué avant mon départ que la maison accueillait souvent la visite de ses anciens pensionnaires. Et chacun de ses anniversaires était l'occasion de grandes et joyeuses réunions dans le jardin.

— Entre, déclara-t-elle. Je connais une autre personne qui est aussi impatiente que moi de te revoir...

Reese... Ma petite fée.

J'avais appelé plusieurs fois pour prendre de ses nouvelles. Nous nous racontions nos nouvelles vies respectives. Puis, dernièrement, depuis la mort de ma mère, j'avais limité nos communications pour cesser tout à fait de donner signe de vie. À présent que j'étais de retour et décidé à m'installer dans cette

ville, nous allions pouvoir rattraper le temps perdu. Veronica poussa largement la porte. Je relevai les yeux et rencontrai ceux, émus, de... Reese ?

Waouh !

Je ravalai de justesse mon cri d'admiration, et mes yeux s'agrandirent de surprise en parcourant sa silhouette féminine. J'avais l'impression d'avoir affaire à une autre personne. Mon cœur se mit à battre à tout rompre. La gamine de douze ans avait changé ! La chenille s'était transformée en un magnifique papillon.

Reese avait gagné pas moins de vingt centimètres depuis la dernière fois, sa poitrine s'était développée et tendait son T-shirt bleu clair, tandis que ses hanches, habillées d'un jean près du corps, s'étaient arrondies. Je l'avais également laissée en proie à un problème inhérent à la préadolescence : des boutons d'acné. Or, son visage était à présent sans défaut. Excepté ses taches de rousseur qui parsemaient l'arête de son nez. Au moins un détail qui me rattachait au passé ! Je retrouvais bien là, ma petite sœur de cœur.

— Salut ! dis-je, un brin intimidé.

— Phoenix...

Je m'approchai nerveusement d'elle, et elle vint à ma rencontre en m'ouvrant ses bras. Je la serrai tout contre moi. Et mon cœur palpita plus vite contre mes côtes. Ma tête me tourna légèrement, due à un soudain flot de sang. Je ressentis un trouble quand ses seins se pressèrent contre mon torse. Sous mes doigts, ses longs cheveux bruns avaient la texture de la soie. Je me surpris à en humer avec délectation le parfum, avant de me reprendre.

Merde, qu'est-ce qu'il m'arrivait ?! Ce n'était pas ainsi que j'avais imaginé nos retrouvailles, et encore moins envisagé notre future vie commune. Il ne devait pas y avoir d'ambiguïté entre nous. Reese avait confiance en moi et je n'avais aucune envie de ressembler à l'ex-compagnon de sa mère ! Très vite, je chassai ce sentiment confus et inconvenant. Elle était comme ma petite sœur. J'érigai mentalement une barrière que je ne devrais plus franchir à l'avenir. Notre amitié comptait plus que tout pour moi.

Je me détachai d'elle. La voix de Veronica retentit alors derrière moi.

— Tu veux boire quelque chose ? Nous te gardons pour le dîner, évidemment.

— Je n'ai pas soif, merci, mais oui, je resterais volontiers manger.

— Ça tombe bien, j'ai prévu un gratin de pâtes au fromage.

— Vous me gâtez !

— C'est aussi devenu le plat préféré de Reese !

Je me tournai vers elle.

— Tu as pris mes mauvaises habitudes, à ce que je vois !

— Cela n'a rien à voir avec toi ; il se trouve que j'adore les pâtes ! répliqua-t-elle avec un faux air vexé.

Puis elle éclata de rire.

— Tu as raison. En manger me donnait l'impression que tu étais encore avec moi.

J'eus la gorge serrée par cette déclaration. Les émotions étaient trop présentes. Cette maison réveillait des souvenirs aussi joyeux que déchirants.

J'avais besoin de prendre l'air et de parler à Reese, de lui expliquer mon silence durant ces années.

— Allons faire un tour dans le quartier, lui proposai-je.

— À tout à l'heure, nous salua Veronica.

Tout à coup, j'entendis les pleurs d'un enfant provenant d'une des chambres. Veronica se précipita dans le couloir pour s'occuper de son petit pensionnaire.

Après avoir refermé la porte de la maison, Reese et moi marchâmes côte à côte en direction du parc sans échanger une parole. Je lançai des coups d'œil à la dérobée à ma voisine. Les mains fourrées dans les poches arrière de son jean, un sourire timide fendait son joli visage. Les derniers rayons du soleil illuminaient sa chevelure brune de reflets acajou. Reese était belle... Une fois de plus, je muselai ces pensées importunes et les jetai aux oubliettes. J'avais envie d'entamer une conversation pour briser ce silence inhabituel entre nous, mais je n'y arrivais pas. Nous étions un peu devenus des étrangers, après cinq années sans se voir. Il nous fallait juste du temps pour nous retrouver.

Nous franchîmes le portail vert du parc. Quelques enfants traînaient encore dans l'aire de jeux en ce vendredi soir. Au lieu de choisir un banc, Reese se dirigea vers les balançoires libres. Les chaînes cliquetèrent quand chacun s'installa sur un siège de cuir souple.

Je me creusai la tête pour amorcer une conversation, quand elle me devança :

— Phoenix, encore une fois, je suis vraiment désolée pour ta mère...

— Elle repose enfin en paix, dis-je en lui retournant un faible sourire.

Reese attrapa ma main qui pendait dans le vide et la serra affectueusement. Je la pressai en retour et me replongeai dans les derniers instants de la vie de ma mère.

— Ma... mère a toujours voulu voir l'océan avant de mourir. Après le diagnostic, nous sommes donc partis pour la Californie. Tous les soirs, quand la plage était déserte, elle pouvait passer des heures à écouter le bruit des vagues. Elle fermait les yeux et son visage n'était plus tourmenté. Une nuit, je pense qu'elle avait senti sa dernière heure arriver, elle s'est endormie dans mes bras et ne s'est plus réveillée...

Reese étreignit plus fort mes doigts.

Je la regardai droit dans les yeux.

— Et moi, je voulais m'excuser de n'avoir plus donné de mes nouvelles pendant ces trois dernières années. Je ne t'ai jamais oubliée, tu sais. Mais... après sa mort, je me suis senti vidé, perdu. J'avais besoin de temps pour me ressaisir, pour me réaliser professionnellement. C'est pour ça que je me suis immergé dans mon job de tatoueur, pour combler son absence. Et puis, je voulais que tu sois fière de moi quand je reviendrai.

— Merci de m'expliquer tout ça... Je comprends, ne t'inquiète pas. Et quand bien même je ne t'aurais pas revu, jamais je ne t'en aurais voulu... Je ne suis rien pour toi. J'estime même que c'est un miracle que tu sois revenu...

— Rien pour moi ? répétai-je, incrédule. Ne dis pas ça. Au contraire, tu représentes tellement pour moi, Reese. Je te considère comme ma petite sœur.

— J'en suis honorée...

Reese s'essuya le coin des paupières. Puis, pour dissiper ses émotions, elle baissa le regard sur mes avant-bras couverts de tatouages et examina mes doigts ornés de quelques bagues plates en argent.

— J'adore ton look. Et ces tatouages, ils sont vraiment magnifiques... Tu as réalisé ton rêve en Californie. Je sais que ta vie est là-bas. Combien de temps restes-tu ici ?

Interloqué par la question, je la fixai un instant, avant de m'ébrouer intérieurement. Je n'avais aucune intention de repartir. Plus rien ne me retenait là-bas. Ma place était désormais auprès d'elle. Puis je compris... Elle n'avait jamais vraiment cru aux promesses proférées par un adolescent. D'autant que je ne lui avais pas fait part de mes véritables projets. Je me serais foutu des gifles pour ma négligence. Mais, peut-être rejetterait-elle ma proposition ?

— Je m'installe ici pour de bon. J'ai convaincu mon patron de développer son affaire dans une boutique du centre-ville et il m'en donne la gérance.

— Phoenix, c'est formidable !

Je m'éclaircis la gorge.

— En fait, Reese, j'aimerais que tu viennes vivre avec moi.

— Tu n'es pas obligé...

— J'ai promis de ne jamais te laisser tomber.

Elle déglutit à son tour.

— Merci de penser à moi...

Chapitre 8

Dix-huit mois plus tard

Je me garai à proximité de l'université pour attendre Reese. Lundi, c'était le jour de congé au salon. Je prenais donc le temps de la déposer le matin et de la ramener en voiture, le soir après les cours. Le reste de la semaine, elle empruntait les transports en commun, sauf quand sa copine de fac, Sydney, avait la gentillesse de lui servir de chauffeur.

En plus des frais de scolarité, j'avais proposé à Reese de lui avancer l'argent pour s'acheter une voiture d'occasion. Cependant, elle avait refusé mon offre, sous prétexte que j'en avais déjà assez fait pour elle. Elle travaillait tous les samedis dans un café accessible à pied depuis notre appartement, pour pouvoir mettre de côté un petit pécule. Mais, à ce rythme-là, elle finirait ses études avant de pouvoir se payer un véhicule !

Je levai les yeux et aperçus Reese, qui émergeait du bâtiment en compagnie de Sydney et de Henry, son petit copain depuis bientôt quatre-vingt-dix jours. Aussitôt, je fronçai les sourcils, mécontent. Ça faisait trois mois que ma colocataire et lui sortaient ensemble, et je ne savais toujours pas quoi penser de ce garçon, étant donné que je n'avais pas eu l'occasion de discuter avec lui. Pas comme avec son premier flirt. Bizarrement, ce dernier avait rompu avec Reese peu de temps après notre entrevue... Peut-être qu'elle avait peur que je ne fasse fuir celui-là aussi. Ce n'était pas ma faute si je voulais m'assurer qu'elle n'était pas tombée sur un connard ! Je ressemblais à un papa poule avec sa fille, mais je tenais à ce qu'elle ait une vie amoureuse saine, avec un gars qui la traitait bien !

À mesure que le trio d'étudiants approchait de la voiture, je remarquai des détails qui clochaient dans le tableau. Alors que, d'habitude, ils chahutaient et riaient ensemble, cette fois, l'ambiance était à l'orage. Le visage fermé, chacun avançait en silence et contemplait le bout de ses chaussures. Une première ! Que s'était-il passé entre eux ?

Quand Reese ouvrit la portière, les deux autres la saluèrent du bout des lèvres avant de continuer leur route. Aïe, problème en vue ! Confirmé par le visage chiffonné de ma passagère. Perplexe, je regardai dans le rétroviseur. D'habitude, Sydney essayait de me draguer en s'extasiant sur mes avant-bras couverts de tatouages. Chaque fois, je devais la décourager fermement de me tripoter. Elle avait flashé sur moi, un gars plus âgé, et sur mes tatouages qui faisaient tellement virils par rapport à ses camarades de première année de fac. Or, elle venait de m'ignorer complètement.

Ça sentait aussi le roussi pour le couple, puisqu'il n'y avait eu aucun dernier baiser échangé avant qu'ils ne se séparent. Peut-être que je n'aurais pas à intervenir ni à sonder les intentions du jeune homme, en fin de compte ! Je ne pouvais m'empêcher de me réjouir que leur histoire batte de l'aile. Ils n'allaient pas du tout ensemble... Je n'avais jamais pu encadrer sa tête, à celui-là. Déjà, le

premier – dont j'avais mangé le prénom – ne me plaisait pas non plus des masses. Un peu mauviète sur les bords. Il m'avait suffi de hausser un sourcil pour qu'il se mette à trembler. Bon débarras ! Au fond, je ne parvenais pas à l'imaginer avec un type en particulier. En tout cas, je savais celui qu'il ne lui fallait pas !

Je reportai mon attention sur elle.

– Tu veux en parler ? Il y a de l'eau dans le gaz avec Henry ?

– Il s'appelle Harold, et non, je ne tiens pas à en discuter avec toi, émit-elle dans un soupir. Code rouge.

Le problème concernait effectivement Henry... Enfin, Harold. Pourquoi étais-je persuadé qu'il se nommait Henry ? Bref. Elle avait hissé le drapeau fatidique du sujet tabou, celui des relations amoureuses, et je devais arrêter net d'en parler. Tous les deux, on pouvait discuter de tout, sauf de ça. Notre jardin secret. D'un commun accord, Reese n'entrait pas dans les détails croustillants de son couple – d'ailleurs, je préférais me crever les tympans plutôt que d'écouter ça ! –, et je lui épargnais mes histoires de cul avec mes coups d'un soir. En revanche, si elle voulait me confier ses problèmes relationnels tout en restant à la surface, j'étais prêt à l'entendre.

Je laissai tomber le sujet et démarrai.

– Je sais ce qui redonnerait le sourire à ma petite fée ! Ce soir, on se commande des plats à emporter chez le traiteur chinois et on se fait un marathon de jeux vidéo ! Comme j'ai pitié de ton état, je te laisserai même gagner quelques parties. Qu'en dis-tu ? Je sais, ne me remercie pas.

– Espèce de sale prétentieux ! s'insurgea-t-elle, en écarquillant les yeux. Tu sais que je joue aussi bien que toi. Tu n'admettras jamais que l'élève a dépassé le maître... Oh toi, tu ne perds rien pour attendre ! OK pour le traiteur, mais on remet les jeux vidéo à plus tard. Parce que ce soir, même si tu faisais exprès de perdre, je ne sais pas si j'arriverai à gagner... Et puis j'ai des cours à bâcher pour demain.

Le silence s'installa entre nous.

– Harold et moi, on s'est disputés, reprit-elle en poussant un soupir.

– Je crois que je l'ai remarqué. Je suis désolé pour toi.

– On s'accroche toujours sur le même sujet depuis un mois. Et je ne sais pas quoi faire... Je n'arrive pas à y voir clair.

Je fronçai les sourcils.

– Quel sujet ? Dis-moi si je peux t'aider...

– Non, je dois le résoudre seule. D'ailleurs, je t'en ai déjà trop dit.

– Parfois, un œil extérieur peut mettre plus facilement le doigt sur le nœud du problème, insistai-je gentiment.

Elle secoua la tête.

– Pas dans ce cas précis. Le souci vient de moi.

– Tu sais, ça ne vaut pas la peine que tu te tracasses pour si peu... Henry ou Harold, tu sais ce qu'on dit : un de perdu...

– Selon toi, Harold est une quantité négligeable ?

Je plissai le nez.

– Je ne le connais pas, mais je ne l'aime pas.

– Mais tu ne lui as jamais parlé !

— C'est instinctif !

Elle éclata d'un rire bas et fit la moue.

— Quoique tu as parlé à Teddy et il a rompu dès le surlendemain !

— Sérieux, ton ex s'appelait vraiment Teddy ? M'étonne pas que je l'aie zappé. Quelle idée de s'appeler comme un ours en peluche !

Je m'esclaffai et reçus un coup de coude dans le ventre en représailles.

— Hey, arrête de te foutre de moi ! s'offusqua-t-elle. Je ne choisis pas mes petits copains en fonction de leur prénom. Mais s'ils détalent comme des lapins les uns après les autres, je vais finir vieille fille !

— Je t'achèterai un ou deux chats pour te tenir compagnie.

— Phoenix, tu es horrible ! s'écria-t-elle sur un ton scandalisé. J'ai le moral dans les chaussettes et toi, tu enfonces le clou... Oh, tu sais quoi ? J'ai changé d'avis. Prépare-toi à mordre la poussière ce soir ; je vais te battre à plate couture, mon vieux !

Je lui jetai un rapide coup d'œil et en fus grandement rassuré. Je la préférais pleine de vie plutôt qu'abattue. Surtout pour ce Henry ou Harold. Je crois que l'écho torturant de son visage pâle et défait lorsqu'elle m'avait découvert sur le seuil de sa chambre, huit ans plus tôt, me poursuivait. Ma maladresse me hantait à chaque fois qu'elle était triste. Certes, je ne pourrais pas la protéger de tout, mais je m'étais donné pour mission d'éloigner les nuages au-dessus de sa tête. Je souhaitais qu'elle arbore toujours le sourire, comme maintenant. La joie gonfla mon cœur.

— Je suis heureux si j'ai pu te redonner ta hargne.

— Et moi, je serais heureuse de pouvoir me venger ! conclut-elle dans un rire démoniaque.

Chapitre 9

Devyn était à demi affalé sur le canapé, une bouteille de bière à la main. Il contemplait le plafond. Après avoir bu une gorgée au goulot, il s'exclama :

— Fais chier ! On formait une bonne équipe, tous les trois, au salon. Et il a fallu qu'il nous largue pour les beaux yeux de sa copine !

Je haussai les épaules.

— J'ai accepté sa démission. Maintenant, il ne nous reste plus qu'à dénicher quelqu'un d'autre pour le trimestre prochain.

Il reprit une gorgée de bière.

— Tu sais que tu as une chouette piaule...

— Je sais, tu l'as déjà dit, répondis-je, amusé, avant de le titiller à mon tour. Si ça t'intéresse, dans le même style, l'appartement d'en face sera libre dans moins de deux mois. Mais dépêche-toi, il y a déjà eu des visites.

Devyn renifla de mépris. Il s'était fait chasser de chez sa copine la semaine dernière et squattait la salle de détente au salon de tatouage. Chaque soir, il déplaçait un lit d'appoint. Chaque matin, il le coinçait contre le mur à côté de l'armoire à balais. Avec son salaire, il aurait pu aisément louer un studio pour lui seul, mais il s'y refusait. Il voulait une colocation à tout prix et ses compliments sur mon appartement n'étaient pas anodins. Il convoitait la place déjà occupée par Reese.

Devyn avait la hantise de vivre seul, mais il ne s'installerait pas avec n'importe qui. Il me faisait penser à un coucou, cet oiseau incapable de se construire un foyer, mais qui n'hésitait pas à squatter chez les autres. Mon collègue de travail tournerait vite fou s'il n'avait personne à qui parler. Ou plutôt à emmerder ! Et il fallait pouvoir supporter un tel énergumène... Ce con prenait un malin plaisir à provoquer son entourage. Mais j'avais une tendresse particulière pour lui, du fait de notre passé. On s'était rencontrés en foyer. Son adolescence avait été aussi mouvementée que la mienne. Sans oublier nos autres points communs : il était allé à l'école en pointillé et s'était réfugié dans le dessin pour canaliser sa frustration.

— Quand tu te seras décidé à sauter ta petite princesse, vous n'aurez pas besoin de deux chambres. Je mets une option sur l'autre.

Je soufflai d'exaspération.

— Devyn !

— Quoi ? Tu es mon employeur, tu sais que je peux te payer la moitié du loyer. Au pire, tu le retiendras sur mon salaire...

— Je t'interdis de parler de Reese comme ça ! Elle est comme une petite sœur pour moi.

— Ah, c'est vrai, la princesse est intouchable. D'ailleurs, elle est où ?

— Chez... Henry.

— J'imagine que c'est pour faire des cochonneries ?

Des images de Reese en train de batifoler avec un garçon apparurent dans mon esprit, mais, très vite, je m'ébrouai mentalement pour les évincer. Des frissons de répulsion me parcoururent l'épine dorsale. Je m'interdisais de franchir la barrière que j'avais érigée entre nous. Reese était un être pur à mes yeux. C'était la raison pour laquelle j'avais instauré un code rouge afin de ne pas rentrer dans les détails salaces.

Soudain, Devyn se rassit sur le canapé.

— T'as rien à bouffer ? J'ai la dalle.

— Pourquoi tu ne te lèverais pas pour cuisiner !

— Oh, oh, on dirait bien que j'ai touché un point sensible.

— La ferme, Devyn !

Après plus d'une année à le côtoyer, je pensais être immunisé contre ses paroles. Mais rien à faire : dès qu'il touchait de près ou de loin à Reese, je réagissais au quart de tour. Et là, clairement, il avait dépassé les bornes ! J'étais furax et à deux doigts de le foutre dehors. Cependant, je n'eus pas le temps de mettre mon plan à exécution, car le cliquetis de la porte résonna dans le silence hostile. Reese s'engouffra en coup de vent dans l'entrée et, tête baissée, les bras enroulés autour de son ventre, elle se rua vers sa chambre.

Je clignai des yeux, surpris par la vitesse à laquelle elle s'était enfuie.

Devyn souffla, désabusé.

— Bon, je crois que je vais rentrer au studio. Va consoler la petite princesse, Nix. Je claquerai la porte en partant.

Hébété, je hochai la tête pour partir à la suite de ma colocataire. Je frappai doucement sur le battant, mais je n'obtins aucune réponse.

— Reese, je peux entrer ? demandai-je, incertain.

— Oui.

Je tournai la poignée et la découvris assise sur le lit, le dos appuyé contre le montant et serrant une peluche contre sa poitrine. Elle n'osait pas me regarder. Putain, qu'est-ce que ce Henry lui avait fait ? Une fureur sans nom me submergea. Je crispai les poings. J'allais le casser en deux, en moins de temps qu'il ne fallait pour le dire ! Néanmoins, pour l'instant, je me contentai de me percher au bord du matelas, pour avoir le fin mot de l'histoire.

— Reese, est-ce que ça va ?

Elle hocha la tête, faisant s'agiter son épaisse frange brune.

— Tu pleures à cause de lui ? Je t'avais dit qu'il n'en valait pas la peine !

— Je sais...

— Comment ça ?

— Il m'a lancé des paroles dures ce soir...

— Il t'a... insultée ? articulai-je, en me retenant à grand-peine d'exploser.

— Non, ce n'est pas ça...

— C'est quoi, alors ?

— Phoenix, sors d'ici, s'il te plaît. J'ai besoin d'être seule.

Elle me tourna le dos et se roula en boule. Fin de l'interrogatoire. Ses longs cheveux bruns, qui étaient retombés sur son visage, formaient une barrière infranchissable. À l'exception du fameux code rouge, jamais le lien n'avait été rompu de façon aussi abrupte entre nous. Je regardais la forme recroquevillée et me sentais impuissant à l'aider.

Je refermai doucement derrière moi, des idées vengeresses plein la tête. Lundi, j'allais attendre ce petit con devant l'université et l'attraper par le col pour lui dire ma façon de penser ! Puis je songeai que Reese allait m'en vouloir de me donner en spectacle devant tout le monde... D'un côté, je me réjouissais qu'ils aient rompu, mais, de l'autre, je fulminais face à cet imbécile d'Henry qui s'en sortait à si bon compte.

Je soupirai en me dirigeant vers la cuisine. Je fouillai le frigo et les placards pour lui préparer notre plat préféré : des pâtes au fromage. Avec un peu de chance, elle retrouverait le sourire quand je lui apporterais le dîner au lit, même si un chagrin d'amour était long à digérer. De meilleure humeur, j'attaquai la préparation de mon plat. Dès que l'eau bouillit, j'y plongeai les macaronis. Au bout de quelques minutes, j'essorai les pâtes et y incorporai le fromage. Le tout fondait dans la casserole. Je nous servis deux assiettes sur un plateau.

— Toc-toc, *room service* !

Reese se retourna en s'asseyant. Elle écarquilla les yeux devant les assiettes fumantes, avant de m'adresser un faible sourire. Je déposai le plateau sur le lit.

— Tu es vraiment adorable de t'être donné tout ce mal.

— Je sais ! répondis-je, crânement.

Un petit rire lui échappa et elle secoua la tête. Après avoir goûté mon plat, elle me complimenta. Au moins, elle n'avait pas perdu l'appétit. Le silence retomba dans la chambre, tout juste entrecoupé de nos coups de fourchette et du bruit de nos mastications. Tant mieux ; je n'aurais pas aimé jouer les hypocrites et devoir la consoler de sa peine. Parce que, premièrement, je ne connaissais pas les effets dévastateurs d'un chagrin d'amour et, deuxièmement, je ne regrettais pas qu'elle ait rompu avec Henry. Bon vent !

Je reposai ma fourchette.

— Ça te dirait d'aller mater un bon film d'action dans lequel tu t'imagineras pulvériser Henry ?

— Si tu veux...

— Super ! Je fais chauffer la télé.

Je débarrassai le plateau et le rapportai dans la cuisine. Je consultai ensuite le programme télé sur mon portable et allai m'installer sur le canapé en attrapant les télécommandes. À cette heure, le film avait déjà commencé, mais ça n'avait aucune importance. C'était pour éviter qu'elle déprime dans son coin. Je me calai confortablement au fond du siège en attendant Reese.

Elle vint me rejoindre avec son plaid à carreaux et sa peluche. Elle s'appuya contre moi et je posai mon bras autour de son épaule. Je l'entendis pousser un soupir de satisfaction, et elle se serra un peu plus contre moi. Elle pourrait toujours compter sur moi pour lui changer les idées. Devant nous, il y avait des explosions de bagnoles, des cascades impressionnantes, mais tout ça me passait au-dessus de la tête. Je retenais mon souffle pour une autre raison... La main de Reese s'était égarée sur mon ventre, par-dessus mon T-shirt, et effectuait des va-et-vient inhabituels. Je fronçai les sourcils. C'était moi, ou elle était bel et bien en train de... me caresser !

Tout à coup, j'écarquillai les yeux et m'éloignai d'elle, le souffle court. Privée de mon soutien, elle se rétablit sur le canapé. Encore ébahi par son geste déplacé, je la dévisageais intensément et elle détourna le visage, rouge de

confusion. Elle aussi respirait plus vite. Une tension palpable régnait dans le salon. Et je devais d'abord me calmer, faire retomber la pression. Il y avait forcément une explication. Je m'efforçai d'oublier la chaleur persistante de ses doigts. Son contact inattendu avait répandu une sorte d'incendie dans chaque fibre de mon corps. Et je n'avais pas le droit de ressentir ça pour elle. Elle était comme une sœur pour moi ! Sa séparation l'avait bouleversée au point qu'elle avait perdu ses repères.

— Reese, ne refais jamais ça, articulai-je d'une voix ferme.

— Toi aussi, tu me rejettes ? prononça-t-elle, dépitée.

— *Aussi ?*

Elle évita mon regard et se perdit dans la contemplation de sa peluche.

— Harold veut faire une pause dans notre relation... Il m'a dit que je n'étais pas prête à passer à la vitesse supérieure... Et je crois qu'il a raison. Après tout ce temps et les nombreux rendez-vous chez le psy, je n'arrive pas encore à surmonter mon traumatisme... Quand il m'a touchée, les souvenirs de mon agression sont remontés à la surface et je l'ai violemment repoussé... Au lieu d'expliquer mon geste, je n'ai rien dit. Je n'ai pas pu lui révéler mon passé.

— Chut... Je comprends mieux.

Je me rapprochai pour la prendre de nouveau dans mes bras.

— Donne-toi du temps, repris-je. Ce n'était pas le garçon fait pour toi si tu ne peux pas te confier à lui.

Elle me serra davantage et prit une grande inspiration, avant de se détacher de moi.

— Phoenix, c'est de toi dont j'ai besoin pour guérir ! Tu es la seule personne en qui j'ai entièrement confiance, le seul à qui je peux librement parler... Tu connais tout de moi, de mon passé. Et... je n'ai pas peur de toi. Je n'éprouve pas cette sorte de répulsion, l'envie de me rétracter, quand tu me touches... Aide-moi encore à reprendre confiance comme tu l'as toujours fait.

— Comment ?

Comme au ralenti, je vis un faible sourire fleurir sur ses lèvres à travers ses larmes. Puis ses mains remontèrent encadrer mon visage. Je bloquai ma respiration. Je savais ce qu'elle s'apprêtait à faire. Je savais que c'était mal, même si nous n'étions pas liés par le sang, mais j'étais incapable de l'arrêter. Mes bras s'étaient lestés de plomb ; ils restaient ballants le long de mon corps. Elle s'enhardit à se hisser sur ses genoux et à approcher son visage du mien. J'aurais pu me détourner pour la décourager, mais j'attendais qu'elle fasse le premier pas. Enfin, sa bouche se posa sur mes lèvres entrouvertes par la surprise. Je me réveillai de ma transe quand sa langue rencontra la mienne, m'envoyant une décharge électrique. Non, je devais arrêter cette folie !

Déterminé à m'écarter d'elle, je posai mes mains dans le creux de sa taille, dans l'intention de la repousser, quand elle se méprit sur mon geste. Elle pressa sa poitrine contre mon torse, et l'excitation se propagea dans mes veines. Mon sang afflua plus vite vers mon bas-ventre et ses hanches vinrent se coller contre mon bassin renflé. Elle continuait de butiner ma bouche et, n'y tenant plus, je me mis à lécher ses lèvres en retour. Je perdais presque la tête quand elle glissa une main sous mon T-shirt et caressa ouvertement ma peau nue.

— Tu es sûre de toi ? murmurai-je.

Elle hocha la tête avec vigueur. Et d'autres larmes envahirent ses yeux. Si je la rejetais, cela aurait brisé quelque chose en elle... Je refusais de la voir triste ! Je me souvins qu'elle et Henry avaient décidé de faire une pause. Techniquement, ils n'étaient plus ensemble. Il n'y avait pas tromperie. De plus, j'étais persuadé que cette expérience serait sans conséquence. Notre relation amicale était si forte qu'elle dépasserait le côté charnel. Sans plus réfléchir, je l'embrassai avec passion, en la fouillant intimement avec ma langue.

Reese fit passer son long T-shirt par-dessus sa tête en haletant, et la vue de son corps nu déclencha en moi des frissons irrésistibles qui vinrent me vriller les reins. J'avais ressenti ce même désir coupable quand je l'avais serrée dans mes bras à l'occasion de nos retrouvailles. J'admirai sans retenue le spectacle de sa poitrine palpitante, sa taille fine et ses hanches. La toison brune entre ses cuisses acheva de me faire durcir. Je ne pouvais nier que je la désirais comme un fou.

— Tu es tellement belle, Reese...

Elle relâcha son souffle et émit un rire nerveux, rassurée par mes paroles. Mesurant ma chance, je capturai brusquement ses lèvres et l'embrassai à perdre haleine. J'embaumai ensuite ses seins, dont je caressai les mamelons dressés, et elle se mit à gémir. Pantelante, incapable de détacher sa bouche de la mienne, elle s'attela à me déshabiller à l'aveuglette. Je l'aidai dans son entreprise, avide de sentir ses mains courir sur ma peau. Mes vêtements s'éparpillèrent en bazar sur le sol et le salon ne tarda pas à se remplir de halètements excités...

Chapitre 10

Je grognai quand la sonnerie du réveil retentit dans ma chambre, et l'arrêtai *illico presto*. Je clignai des yeux en regardant les rayons du soleil entre les stores baissés. Puis, tous les souvenirs de la veille me revinrent en pleine figure, et je poussai un gémissement honteux. J'avais couché avec Reese... Et pas qu'une fois. Nous avions remis le couvert dans ma chambre et avions fini par nous endormir dans mon lit. L'oreiller voisin portait encore la trace et le parfum de son passage. Quand était-elle partie ? Je n'avais rien entendu. Merde ! Comment étais-je censé me comporter avec elle ? J'avais peut-être été trop optimiste sur la suite des événements.

Je me rejetai hors du lit quand la porte s'ouvrit sur Reese. Habillée de l'un de mes T-shirts, elle s'avavançait avec un plateau dans les mains, sur lequel trônaient deux tasses de café, des tranches de brioche et de la marmelade. Je détournai le visage et fixai le sol. Tout n'était pas si simple. Je ne pouvais pas faire comme s'il ne s'était rien passé. J'étais perdu, partagé entre des sentiments contradictoires. Culpabilité de m'être laissé aller. Peur d'avoir gâché notre amitié. Envie de la prendre dans mes bras pour l'embrasser tellement je la trouvais craquante...

Reese posa le plateau entre nous sur le lit.

— *Room service* ! Un dîner contre un petit déjeuner.

— Merci...

Je retombai dans le silence. Pourquoi avais-je tant peur d'entendre ce qu'elle avait à me dire ? Regrettait-elle ce que nous avions fait la veille ? Avait-elle repris ses esprits ? Voulait-elle partir ? Je priais pour que notre lien si spécial ne soit pas rompu. À côté de moi, elle se tendait également.

— Phoenix, ne me tourne pas le dos. Je ne veux plus jamais revivre le moment où tu as changé d'attitude quand nous nous sommes rencontrés. Ce n'est pas ta faute, tu n'as rien à te reprocher. Ce qui est arrivé hier, c'est moi qui l'ai décidé. Si tu dois blâmer quelqu'un, c'est moi, d'accord ? De toute façon, Harold et moi avons choisi de faire une pause d'un mois, le temps que je *guérisse* complètement...

— OK.

Je m'étais figé en apprenant ce revirement. Intérieurement, une colère grondait en moi. Pourquoi cette idée me mettait-elle en fureur ? Parce que dès qu'elle serait totalement *guéris*, grâce à moi, son *remède*, elle repartirait joyeusement avec Henry ! Mais, dans le même temps, cela résoudrait beaucoup de problèmes. Nous pourrions redevenir des amis proches. Pourtant, je ne pus m'empêcher d'éprouver une vive jalousie quand je pensais que Henry ou un autre aurait le droit de la toucher. Je poussai un soupir de frustration, perdu dans mes réflexions. Tout s'embrouillait dans ma tête.

Je sortis de mes pensées lorsqu'elle déplaça le plateau de l'autre côté du lit pour venir se coller contre mon épaule. Elle glissa sa main dans ma paume et,

d'instinct, je passai mon bras dans son dos pour venir encercler sa taille. Sa chaleur corporelle irradiait ma peau nue. Malgré moi, je respirai un peu plus vite. L'air se chargea soudain d'électricité. Maintenant que l'interdiction était tombée, je réagissais à sa proximité et laissais libre cours à mes pulsions.

— Donc, on couche ensemble, mais on n'est pas ensemble ?

— Pourquoi, tu voudrais autre chose, toi ? me demanda-t-elle, anxieuse.

Il y avait une telle angoisse dans sa voix que j'en fus vexé. Elle se servait de moi, mais la perspective de m'avoir pour petit ami l'effrayait visiblement.

— Laisse tomber ! Ne t'inquiète pas, je ne vais pas le crier sur tous les toits.

Si elle avait peur que je m'interpose entre Henry et elle après notre mois de parties de jambes en l'air, elle se trompait. Jamais je ne m'imposerais à elle. La petite princesse... Devyn avait raison, je faisais toujours passer les désirs de Reese avant les miens. Mais je ne savais pas faire autrement. Furieux après moi-même, je me relevai pour partir à la recherche de vêtements propres.

— Viens, je t'emmène à l'université.

— À la condition que tu me promettes de ne pas t'approcher de Harold.

Je grinçai des dents.

— Tu as peur que je lui casse la figure ?

— Code rouge. Tu me laisses gérer ce problème toute seule, OK ?

Je soufflai d'exaspération. J'y étais impliqué jusqu'au cou, mais je n'avais pas voix au chapitre. J'avais l'impression d'être une quantité négligeable. Celui dont on avait besoin, mais qu'on rejetait après usage. Elle n'avait d'yeux que pour Henry – pauvre petite chose – qu'elle protégeait de mes foudres. Et ça me donnait encore plus envie de lui démolir le portrait !

— D'accord, concédai-je une fois de plus. Maintenant, va t'habiller, sinon tu vas être en retard.

— Merci, dit-elle en sautant sur ses pieds.

Elle vint déposer un baiser sonore sur ma joue et je souris bêtement après son départ. Au fond de moi, je ne pouvais pas lui en teneur rigueur. Je m'étais promis d'être là pour elle, et elle était en train de traverser une crise amoureuse... Pourtant, je ne la reconnaissais plus. Ce n'était pas dans ses habitudes d'être aussi désinvolte. Décidément, j'étais trop con ! Au lieu de la suivre dans son délire, j'aurais dû lui imposer de choisir entre Henry et moi. Mais je connaissais déjà la réponse, et je n'avais pas envie de la perdre...

Elle devait vraiment tenir à son ex pour coucher avec moi et prendre le risque de briser notre amitié ! J'aurais pu l'envoyer sur les roses... Cela me fit mal de constater qu'elle ne tenait pas tant à moi, pour me blesser de cette façon. Peut-être qu'avec un peu de chance, je parviendrais à lui ouvrir les yeux. Qu'elle s'apercevrait qu'elle m'aimait, moi et pas Henry...

* * *

J'essayai distraitement les gouttes d'eau sur le goulot de ma bouteille de bière. Il était près de cinq heures de l'après-midi et je prenais un verre en compagnie de Devyn. J'avais assisté à la répétition avec son groupe de musiciens amateurs. Devyn en était le batteur ; il avait appris à jouer juste à l'oreille.

— Je te parie cent dollars que j'emménage chez toi dans un mois.

- N'importe quoi !
- Alors, si tu es si sûr de toi, parie avec moi.
- OK !

Je tapai dans sa paume tendue en signe d'accord. J'étais certain de gagner alors que j'espérais de tout mon cœur... perdre ce pari. Bordel, qu'est-ce que je voulais, à la fin ? Après avoir déposé Reese à l'université, j'avais vaqué à mes occupations, la tête bouillonnant de suppositions. Heureusement que je ne devais pas tatouer aujourd'hui, sinon j'aurais fait n'importe quoi ! Même présent en face de Devyn, je me sentais ailleurs.

- Putain, comment gagner un toit et de la tune facilement ! s'esclaffa-t-il.
- Et moi, je suis persuadé du contraire.
- Mais, mec, t'es vraiment aveugle ou tu le fais exprès ?
- Et toi, t'as vraiment rien écouté de ce que je t'ai raconté.
- Si, mais la petite princesse t'a sorti que des conneries, et tu t'empresses de la croire ! Tu verras. J'ai toujours raison. Elle est accro. Tu l'es aussi. Ça coule de source entre vous. Faut juste le temps d'enlever la merde dans vos yeux.

Je marmonnai, peu convaincu.

- Tu verrais comment elle défend ce type !
- Reese t'a pas sucé que la bite, le cerveau aussi...
- T'es vraiment trop con. Je me casse.
- Ouais, c'est l'heure d'avancer le carrosse de la princesse.

Je me levai et lui adressai un doigt d'honneur.

Il éclata de rire, parce qu'il savait qu'il avait raison. Reese n'allait pas tarder à quitter l'université. Ça faisait partie de notre routine et j'avais envie de m'accrocher à ces rituels après ce bouleversement dans notre relation.

Arrivé aux abords des bâtiments de la fac, je sortis de la voiture et, les bras croisés, m'appuyai contre le capot pour l'attendre. Elle me rejoignit en compagnie de Sydney. Henry n'était nulle part en vue. Je me retins de fouiller des yeux la foule d'étudiants. Je me répétais en boucle qu'elle m'avait interdit de m'en mêler.

Sydney se planta devant moi et me salua avec un large sourire, avant de promener son regard brillant sur mes avant-bras couverts d'encre.

- Tu me diras un jour ce que tes tatouages représentent pour toi ?
- Oui, un jour, répondis-je, en haussant les épaules.
- À demain, Sydney ! intervint sèchement Reese.

Je fus étonné par la rudesse de son ton. Je levai les yeux vers le visage de Reese, qui adressait une grimace ironique à son amie. Sydney se recula sans un mot, vexée d'avoir été remise à sa place. Pourquoi Reese paraissait-elle si contrariée ? Merde, je n'avais pas envie de gérer un autre problème !

Reese grimpa dans la voiture.

Je m'installai derrière le volant.

- Tu peux m'expliquer ce qui se passe avec Sydney ?
- Code rouge.
- Tu abuses, là. Pourquoi tout devient tabou, soudain ?

Elle baissa la tête, penaude.

— Excuse-moi, je n'ai pas très envie de parler de Sydney. Je l'appellerai ce soir pour m'expliquer avec elle, d'accord ? Comment s'est passée ta journée ?

Reese avait changé de sujet de façon peu subtile. Pourquoi était-elle si irritable quand je m'intéressais à ses affaires ? En principe, les codes rouges étaient strictement limités aux relations intimes. Si elle les brandissait à tout bout de champ, la cohabitation allait vite devenir invivable.

— Bien, répondis-je. Je suis allé faire les courses. Je t'ai acheté le chocolat que tu avais adoré la dernière fois. Puis j'ai assisté aux répétitions du groupe de Devyn. Ils se produisent au Key Bar ce samedi soir, on pourrait aller les écouter après ton travail.

— Très bonne idée.

— Et toi ?

— Journée chargée. Je crois que j'ai besoin d'une distraction...

Elle émit un rire bas en attrapant ma main. Je la laissai faire quand elle entrelaça ses doigts aux miens et caressa mon pouce du sien. Aussitôt, un courant électrique remonta le long de mon bras pour faire battre mon cœur plus vite. Elle parvenait d'un geste à chasser ma morosité. En effet, mon humeur s'était assombrie à la mention du mot « distraction ». Était-ce tout ce que je représentais pour elle ? Une parenthèse sensuelle avant de courir vers son véritable amoureux ? Je grinçai des dents, mais, en même temps, je m'en voulus de ne pouvoir l'affronter. J'avais tellement la trouille de la perdre, en tant qu'amie et amante.

Chapitre 11

Un mois plus tard

J'avais été d'humeur exécrationnelle toute la journée. L'échéance arrivait bientôt à son terme. Après avoir déposé Reese à l'université, j'avais tourné en rond dans l'appartement, comme un lion en cage, en attendant l'heure d'aller la chercher en fin d'après-midi. Est-ce que j'allais les voir roucouler ensemble après leur pause ? Je crispai les poings. Ce mois avait été idyllique entre nous ! Au lieu de nous éloigner, notre relation toute neuve nous avait encore plus rapprochés. À présent, nous étions complices sur *tous* les plans !

Est-ce qu'elle ressentait cette alchimie ? Dès que je rentrais du boulot, elle m'accueillait avec un baiser. Je la coinçais ensuite contre le mur du salon, la hissai sur le plan de travail de la cuisine ou l'entraînaï sous la douche pour la faire jouir avec mes mains et ma bouche. À l'abri de notre appartement, je ne pouvais plus m'empêcher de la toucher. J'avais attendu sa décision avec fébrilité, mais elle n'avait rien dit à propos d'un « nous ». Ce serait donc à moi d'y mettre un point final. On ne pouvait pas continuer de cette façon, à se cacher alors que j'aurais voulu la tenir dans mes bras, l'embrasser en public. C'était l'heure de vérité.

Après une éternité, je me retrouvai dans la voiture à la guetter devant la fac. Depuis mon poste d'observation, je les vis de nouveau tous les trois ensemble, en train de discuter et de rire. Leur complicité me lacérait le cœur telle une lame de cutter. Je crispai les mâchoires. Reese m'avait interdit d'approcher Henry. À juste titre ! En ce moment, mes poings me démangeaient d'aller démolir le portrait de mon rival. Et j'en voulus à Reese de pouvoir passer d'un mec à un autre en un claquement de doigts. Mais quel con ! Ça m'apprendrait à servir de béquille... Cette trahison me faisait mal, mais une fois de plus, je respecterais sa décision. Si elle le choisissait, je fermerais ma gueule... Je ne souhaitais que son bonheur.

Ils se séparèrent enfin. Cela m'apaisa cinq secondes. Puis je sortis de la voiture, déterminé à mettre les choses au clair avec lui. Du coin de l'œil, je vis que Reese s'était figée tandis que Sydney continuait son chemin. La figure de ma petite fée avait pâli et elle se détourna pour fuir en sens inverse. Je la rattraperais plus tard. Pour l'instant, je courais après Henry. Il se retourna d'un air perplexe quand je l'apostrophaï d'une voix dure.

— Heu, c'est à moi que tu parles ? Je m'appelle Harold.

Je lui faisais face d'un air menaçant.

— Prends bien soin d'elle, cette fois, sinon tu auras affaire à moi !

Mon interlocuteur fronça les sourcils.

— De qui tu parles ?

— Comment ça ? De Reese, bien sûr.

— Je ne sors plus avec elle depuis quelque temps.

— Je suis au courant. Mais, maintenant que vous allez vous remettre ensemble...

Il écarquilla les yeux.

— Oh, je t'arrête tout de suite ! Reese et moi, on a rompu il y a un mois et, sous la colère, je lui ai dit des choses que je regrette. Elle m'a pardonné, mais jamais elle ne se remettrait avec moi... Elle ne m'a jamais aimé... On est juste bons copains.

Je me sentis con.

Puis un espoir se répandit dans ma poitrine...

— Ah, euh, excuse-moi alors, oublie ce que je viens de te dire. Je n'ai pas eu les bonnes informations... Je dois te laisser.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé entre vous, mais j'espère que ça va s'arranger, me lança-t-il avec un clin d'œil.

Moi aussi !

Mais, d'abord, je devais la rattraper et lui coller une bonne fessée pour m'avoir fait croire qu'elle comptait se remettre avec son ex ! Ensuite, elle me devrait une explication. Je pivotai sur mes talons et la cherchai des yeux. Je la repérai au loin, ses cheveux bruns voletant dans son dos, en cadence avec le rythme rapide de ses pas. Je grimpai dans la voiture et démarrai. Je la dépassai et me garai en double file en actionnant le warning. Je sortis immédiatement et lui barrai la route. Elle sursauta avant de rebrousser chemin, la bouche pincée.

Je la rattrapai en quelques enjambées et lui empoignai l'avant-bras pour la retourner face à moi. Elle était essoufflée, les joues rougies par la course et la colère. Son visage était renfrogné et ses yeux me jetaient des éclairs.

— Si tu penses m'échapper, tu te trompes. Nous avons à discuter, toi et moi.

— Et si je n'ai pas envie de te parler ? lança-t-elle, le menton en l'air.

— Reese, monte dans la voiture, s'il te plaît.

J'entendis un soupir exaspéré, mais elle finit par m'obéir. Elle ouvrit la portière pour se laisser lourdement tomber sur le siège passager. Dès que je m'installai derrière le volant, je me tournai vers elle. Reese avait coincé son coude contre la vitre et sa tête reposait sur sa paume. Malgré mon insistance, elle refusa obstinément de croiser mon regard. Au bout d'une minute, je glissai un doigt sous son menton pour faire pivoter son visage vers le mien. Elle claqua la langue dans un mouvement d'humeur, mais se laissa faire.

— Pourquoi tu m'as menti à propos d'Henry ? Il n'y a jamais eu de *pause*. C'était une rupture définitive après votre dispute. Tu n'as jamais eu l'intention de lui retomber dans les bras.

— Parce que je ne pouvais pas te dire la vérité sans me ridiculiser. J'ai aussi mon amour-propre, figure-toi ! Tu étais tellement horrifié après notre première nuit, comme si cela avait été une erreur monumentale, que j'ai inventé cette histoire de pause pour que tu aies le temps de t'habituer à l'idée de m'aimer autrement que comme ta petite sœur.

Je n'arrivais pas encore à assimiler ses paroles.

— Il m'a dit que tu ne l'as jamais aimé...

— Il a raison.

— Tu ne t'es pas servi de moi en tant que *remède* ?

— Non, bien sûr que non, affirma-t-elle, en secouant la tête. Harold voulait coucher avec moi, mais je ne comprenais pas pourquoi je n'arrivais pas à me décider. Je croyais l'aimer... Il y a un mois, il m'a mise au pied du mur et, quand il a commencé à me déshabiller, effectivement, je l'ai repoussé. Certes, il y avait encore une infime part du traumatisme ancré en moi, mais je connaissais Harold et il ne m'aurait pas fait de mal... J'aurais pu me forcer. Le problème, c'est qu'à son contact, je me suis rendu compte que ce n'étaient pas ses mains que je souhaitais sentir sur moi. Tout s'est éclairé dans ma tête. Je ne voulais pas de lui parce qu'il n'y a jamais eu qu'une seule personne dans mon cœur... Et elle n'est pas fichue de le comprendre !

— Je crois qu'elle était trop aveuglée pour s'en apercevoir.

Reese retint son souffle.

— Et maintenant ? Est-ce qu'elle a ouvert les yeux ?

Je hochai la tête et ses yeux brillèrent de larmes contenues.

— Dis-le, Phoenix.

J'emprisonnai son visage entre mes mains et promenai mon regard sur ses traits adorables.

— Je t'aime, Reese. Je crois que je suis tombé amoureux de toi quand je t'ai revue, mais j'ai vite remisé et cadenassé tout ça dans un coin de ma tête. Je m'interdisais de ressentir ça pour toi. Et puis mon amour m'est revenu en pleine figure lorsque tu m'as séduit. Ensuite, j'attendais chaque jour que tu m'avoues que tu m'aimais aussi, que tu me choisirais... Je ne voulais pas te brusquer, alors que j'étais dévoré de jalousie à l'idée que tu te réconcilies avec lui...

— Nous sommes quittes, parce que je n'ai pas non plus supporté que Sydney t'admire avec ses yeux de merlans frits. Je les lui aurais arrachés avec plaisir. Maintenant, je peux le crier sur tous les toits : tu es à moi !

J'eus envie de hurler de joie, Reese m'aimait !

Elle détacha ma main de sa joue et en embrassa la paume.

— J'ai eu tellement peur que tu me rejettes à ton tour si tu connaissais mes véritables sentiments, me confia-t-elle dans un murmure. Tu es mon remède et bien plus que cela. C'est vraiment toi que je veux, Phoenix, de tout mon cœur, de toute mon âme. Et moi, je crois bien que je suis amoureuse de toi depuis le jour où tu m'as dessiné une fée pour te faire pardonner.

— Rentrons.

Elle se mordit les lèvres, les yeux brillants, partagée entre la joie et l'impatience de se retrouver seule avec moi. Je me retins d'appuyer sur le champignon pour rentrer plus vite à notre appartement. Je me garai rapidement en bas de l'immeuble et sortis de la voiture. Je fis le tour du capot pour lui tenir la portière. Elle s'extirpa de l'habitacle et je la tirai à ma suite dans le hall. Elle éclata de rire, amusée par mon empressement. Une fois dans l'ascenseur, je me collai contre elle et l'embrassai à perdre haleine. Nos langues s'engagèrent dans un ballet sensuel tandis qu'elle s'accrochait à ma nuque. Elle haleta lorsque je relevai sa jambe et frottai avec indécence mon érection contre son pubis.

— Oh, Phoenix !

— Tu aimes ce que je te fais ?

Elle rejeta la tête en arrière et je butinai la peau de son cou.

— Tu le sais parfaitement, espèce de prétentieux !

J'agrippai son autre cuisse et la hissai contre la paroi de la cabine. Elle gémit de plus belle et je crus que j'allais mourir d'impatience. Mes reins étaient en feu et j'avais hâte de me retrouver en elle. Oui, Reese était bel et bien à moi ! Pendant que je me frictionnai avec volupté contre elle, elle captura mes lèvres pour étouffer ses plaintes lascives.

Tout à coup, une sonnerie retentit et la cabine s'immobilisa. Nous étions arrivés à notre étage, un peu trop vite à mon goût, et je la relâchai. Puis je la plaçai sciemment devant moi pour cacher mon désir trop évident, au cas où quelqu'un se trouvait devant les portes.

Après qu'elle eut lancé un coup d'œil dans les couloirs, elle m'assura que la voie était libre et je soufflai de soulagement. Je me dépêchai de l'entraîner vers l'appartement. J'introduisis la clé dans la serrure et nous entrâmes précipitamment. Dans le vestibule, je soulevai mon T-shirt et ôtai mon pantalon ainsi que mon boxer, devenu trop étroit. Elle se déshabilla de son côté et se retrouva en sous-vêtements. Mon sexe tressauta tandis qu'elle parcourait mon anatomie avec des yeux brillants. En retour, je détaillais ses courbes sensuelles. Dieu que je la désirais !

Mes mains vinrent encadrer son joli minois. J'adorais ses taches de rousseur qui décoraient l'arête de son nez. Heureusement qu'elle n'avait jamais cherché à les camoufler ! Elle était si belle au naturel... Je les embrassai consciencieusement et descendis effleurer sa bouche renflée. Alors que je ne rêvais que de la goûter, je la fis languir en passant ma langue avec sensualité sur sa lèvre inférieure. Plusieurs fois, elle tenta d'approfondir notre baiser, mais je refusais de la satisfaire. Elle le comprit et prit alors l'initiative en insinuant sa langue dans ma bouche pour me fouiller intimement. Lorsqu'elle pressa son corps contre moi, je sus que j'étais fichu.

Sa poitrine gonflée de désir frotta contre mon torse et des décharges me foudroyèrent les reins. Mon sexe durcit un peu plus contre la douceur de son ventre et je n'aspirais qu'à envahir un autre lieu tout aussi soyeux. Mes mains dégrafèrent les attaches de son soutien-gorge et empaumèrent ses petits seins. Je massai ses chairs souples et pinçai ses mamelons saillants. Son souffle s'accéléra et elle tangua contre moi, incertaine sur ses jambes.

— Phoenix, j'ai tellement envie de toi...

Je la fis reculer et elle tomba de tout son long sur le canapé. J'en profitai pour arracher sa culotte et la couvrir de mon corps. Je me positionnai sans tarder entre ses cuisses écartées. Ses mains avides caressèrent ma nuque, mes épaules. Je frictionnai ma verge en de lents va-et-vient contre sa fente humide, contre son clitoris sensible. Elle haleta plus vite, plus fort, tout en se cambrant.

— Phoenix, je t'en prie !

Sa voix ressemblait à un sanglot. Puis ses jambes encerclèrent mon bassin pour me montrer à quel point elle me voulait en elle. Je repris sa bouche avec passion en même temps que je la pénétrai jusqu'à la garde, pour notre plus grand bonheur. Sa respiration se bloqua avant de s'emballer. Elle gémit sous mes lèvres. Sous le plaisir intense, ses ongles vinrent se planter dans les muscles de mon dos tandis que je coulissais de plus en plus vite dans son intimité. C'était si bon d'être en elle... Excité, grisé, je me sentais proche de la délivrance, mais je

voulais qu'elle jouisse la première. J'accélérai mes déhanchements et je fus récompensé lorsque ses contractions vaginales s'affolèrent.

— Je t'aime, Reese !

— Phoenix !

Mon prénom résonna dans le salon tandis qu'elle se crispait sous la jouissance. Au-dessus d'elle, il ne me fallut que quelques coups de reins de plus pour connaître un orgasme aussi foudroyant. Je me retins pour ne pas hurler de joie et retombai doucement sur elle, avec un sourire béat sur mes lèvres. Je la verrouillai dans le cercle de mes bras et fermai les yeux, envahi par un incroyable sentiment de bien-être. Elle m'enlaça tendrement à son tour. J'avais eu si peur de la perdre... J'étais enfin apaisé.

Épilogue

Un mois plus tard

Je sillonnais les rues du lotissement avec un sourire sur les lèvres. Je me souvins de la première fois que j'avais scruté ces pavillons d'un air dégoûté parce que je ne voulais pas me retrouver là... Je faillis en rire. J'étais heureux de m'être trompé sur toute la ligne ! Je ne savais pas encore que j'allais rencontrer Veronica, une femme merveilleuse, qui allait changer le cours de ma vie. Et Reese, une petite fille blessée, qui deviendrait le centre de mon univers.

Reese et moi rendions souvent visite à Veronica, mais cette fois, ce serait différent : nous étions désormais un couple. À cette pensée, ému, j'attrapai la main de ma passagère et la serrai tendrement. L'aveu de notre amour n'avait fait que renforcer notre formidable amitié, puisque plus aucune ombre ne planait au-dessus de nos têtes.

Pourtant, j'avais craint sa réaction au moment où j'avais émis l'idée d'accepter Devyn comme colocataire. Elle avait esquissé une moue dubitative et je me voyais déjà annoncer la mauvaise nouvelle à mon collègue. Mais elle avait finalement hoché la tête. Comme moi, elle connaissait le phénomène, et ne se formalisait pas trop de son franc-parler. Après son accord, je ne pouvais que l'adorer davantage. Elle avait compris que je tenais vraiment à aider Devyn. Depuis un mois, ce dernier était fou de joie d'occuper l'ancienne chambre de Reese.

Je me garai et allai ouvrir la portière côté passager. Reese descendit avec un pot de fleurs en guise de cadeau pour Veronica. En parlant de cette dernière, elle nous attendait déjà devant sa porte. En dix ans, son visage avait pris quelques rides, mais son sourire bienveillant restait le même. Lorsqu'en chemin, j'entremêlai amoureusement mes doigts à ceux de Reese, son sourire s'élargit. Elle était heureuse pour nous.

Arrivé devant elle, je la serrai dans mes bras, puis ce fut au tour de Reese.

— Entrez, mes enfants...

Veronica continuait inlassablement la mission qu'elle s'était fixée. Sauver un enfant de la solitude, de la misère affective. Et je ne pouvais que remercier le destin d'avoir placé cette mère de cœur sur ma route.

FIN

Vous venez de terminer la lecture de :
« *My Remedy* »
et je vous en remercie. ;-)

Pour me contacter ou me suivre :

Page Facebook :

<https://www.facebook.com/HeloiseCordelles/>

E-mail : heloise.cordelles@gmail.com

Site/Blog : <https://www.heloisecordelles.fr/>